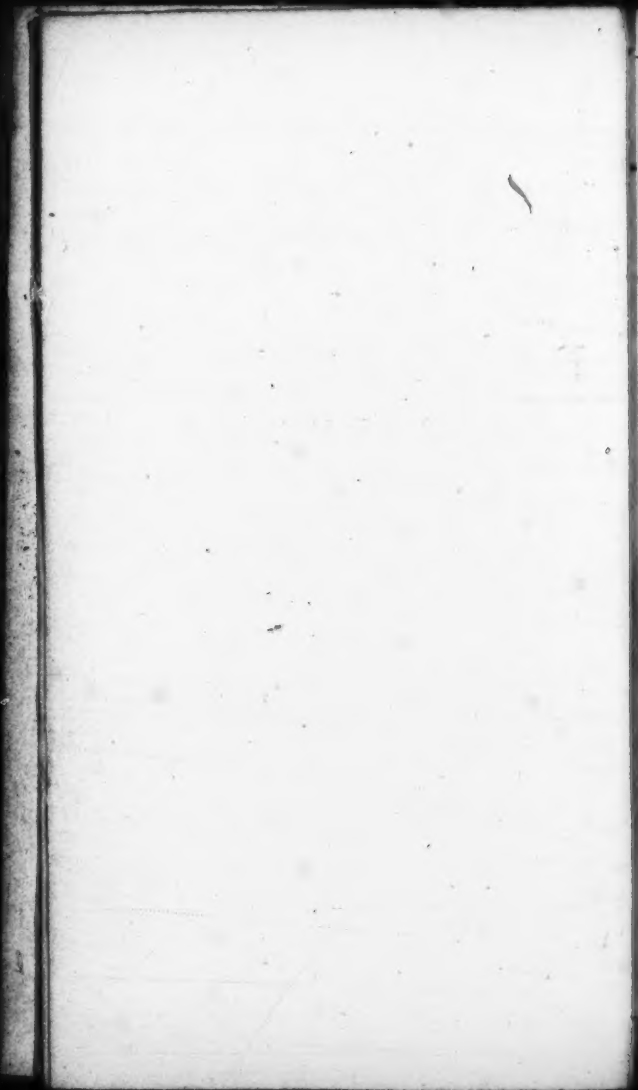


BAGATELLES
MORALES.



BAGATELLES *MORALES.*

..... : . ridentem dicere verum
Quid vetat? J... Horat.



A LONDRES,
Chez PAUL WALLIANT.

MDCCLIV.



2



AVERTISSEMENT.

JE rassemble dans un volume des Pièces qui ont déjà paru sur des feuilles volantes. Celle qui se présente la première est la seule qui ait l'avantage de la nouveauté sans avoir plus de corps que ses sœurs, & je n'entreprends pas de prouver au Public que des Riens sont quelquefois

AVERTISSEMENT.

des choses. Ce seroit bien ici le cas d'implorer son indulgence : mais elle doit être usée depuis que les Auteurs la mettent à de si fréquentes épreuves. Quel parti prendre ? Je m'engage (foi d'Auteur) à le dédommager par des Ouvrages très-utiles, dont voici les titres : Dissertation sur le vieux mot de Patrie & la bonne façon de le prononcer. Preuves démonstratives que le peuple est composé d'hommes. Procédé sûr pour faire un Citoyen d'un Courtisan. Ma-

AVERTISSEMENT.

chine politique pour en-
grèner les vertus avec le
gouvernement d'un Etat.
Aurai-je assez fait ?



PIECES

Contenues dans ce Recueil,

Le Siècle présent.

Découverte de la Pierre Philosophale.

L'Année Merveilleuse.

La Magie démontrée.

Plaisir pour le Peuple.

Lettre à un Grand.

Découverte de l'Isle Frivole.

Lettre à une Dame Angloise.



BAGATELLES
MORALES.

LE SIÈCLE
PRESENT.

ENTENDRAI-JE toujours
déplorer la décadence
du Siècle ? *Les Arts, les*
Sciences, le Goût, les Ta-
lens, les Vertus, tout s'affoiblit, tout
tombe : voilà ce qui se dit & s'im-
A v

prime. Les étrangers ne nous croiront que trop sur notre parole. S'il n'y avoit que les vieillards qui fissent l'éloge du passé, on ne s'alarmeroit pas sur le présent, mais le cri devient général : *où sont ces Citoyens illustres, ces Génies en tout genre qui élevèrent la France au dessus des Nations ?* Toujours citer nos pères ! Nous les valons bien, nous valons mieux.

Voyés, me dit-on, dans la Capitale tous les monumens qui l'embellissent, à qui les doit-elle ? Et moi je dis : jettés les yeux sur les plans que nous formons : Hôtel de Ville qui changera sa barbarie gothique en beauté romaine, un Grenier public où l'Abondance & l'Architecture se donneront la main, des Salles de Spectacles mieux entendues & plus noblement construites, une Colonade

où, à l'exemple d'Athènes, nous placerons les Statues de nos grands hommes, ce centre de la ville élargi & aligné, ces Fontaines décorées qui verseront leurs eaux dans de grands bassins, ces Quais continués qui iront chercher la Seine à l'autre extrémité de Paris, ces Ponts débarassés de maisons, ce Boulevard poussé au Midi pour enfermer la Ville dans un jardin continu. Voilà ce que nous projettons depuis que nous occupons le théâtre ; & fussions-nous encore le reste du siècle à projeter ce ne seroit pas trop pour de si grandes choses. Le tems amènera tout & nous trouverons des Mansards & des Perraults, ils sont trouvés, ils s'essayent tous les jours sur les Palais de la finance, bien supérieurs aux Hôtels des Princes dans le

dernier âge, donc l'Architecture publique aura la même supériorité.

Mais lorsque le génie de l'Architecture prenoit un si grand vol, la Peinture s'élevoit aussi haut. On a vû sous le même règne plus de trente Peintres d'une grande réputation.

Que veut-on dire ? Manquons-nous de Peintres ? Entrons dans le Sallon où l'on expose les Ouvrages de chaque année : que de Pastels ! Eh, qu'importent les Batailles d'Alexandre ou les Victoires de Louis XV, objets que nous connoissons assez ? Ne vaut-il pas mieux nous montrer des personnages grotesques & nouveaux ? On aime à deviner, on aime à rire : quel est l'inconnu représenté dans ce Portrait ? Comment se

nomme ce Boufon qui grimace ?
Voilà ce qui s'appelle tirer les
Citoyens de l'obscurité. Qu'on ne
croie pas cependant que nous abandonnions l'Histoire, elle se promène sur les équipages.

Cette envie de louer les Pères
aux dépens de leur postérité, s'étend à tout : *Corneille, Racine, Molière, Quinault, Lulli !* Voilà de beaux noms, j'en conviens ; cependant il n'en est pas moins vrai que nous nous sommes ouvert sur nos Théâtres des sources de plaisir qu'ils ne connoissoient pas, les Contes de Fées mis en action, les Comédies patétiques, les Feux d'artifice, les Boufons lyriques, les Marionnettes même anoblies pour le Boulevard. D'ailleurs ces Pères du Théâtre étoient-ils de vrais génies ? Copistes de Sopho-

cle, d'Euripide, de Plaute, de Térence, Dramatiques très-furannés avec lesquels nous ne lions pas connoissance; nous tirons tout de notre propre fonds & ce fonds est inépuisable. Qu'on interroge le Sénat comique, il répond que son embarras est de régler les rangs entre les Auteurs qui se battent pour occuper la Scène.

Veut-on apprécier au juste les talens du Théâtre? Qu'on examine le degré de chaleur qu'ils répandent dans le public. *Le Prince de Salerne* a eu des représentations sans nombre: *L'Oracle* ne finissoit pas & on le conjuroit de parler encore. Molière ne vit pas autant d'empressement pour le *Tartufe* & le *Misanthrope*. Lorsqu'*Epicaris* a voulu paroître, tous les bureaux d'esprit, esprits de qualité surtout,

l'ont annoncé magnifiquement, la Ville & la Cour ont soupiré pour la voir, heureux qui a trouvé place ! On douta parmi nos pères si *Athalie* pourroit soutenir le grand jour. L'Opéra depuis Lulli a-t-il gagné ou perdu ? Il a gagné sans doute. Quel est ce trouble universel ! Tous les visages changent, tous les yeux s'allument, toutes les voix s'élèvent, je n'entens qu'un cri ... Avez-vous lû ? *C'est un cinique atrabilaire, un phrénétique, un furieux, un monstre : ô terre ! ô ciel ! qu'il soit banni, qu'on le mette en pièces Expliquez-vous, qu'a-t-il fait ? Je tremble pour la patrie... Il a écrit que nous ne chantons pas bien Rien ne marque tant la sublimité des talens que cette sensibilité extrême, cet enthousiasme général.*

Non, non ne craignons pas de rougir en rencontrant nos ayeux dans la carrière de l'esprit. Opposons-leur avec sécurité nos Fabulistes, nos Romanciers, nos Faiseurs de caractères, nos Satiriques, nos Orateurs, nos Savans. Point de détail, ni de discussions : elles ne sont pas faites pour une nation qui pense à la hâte. Mais il est des règles sûres pour juger en gros entre deux générations. Il y a plus d'esprit, plus de lettres, plus d'érudition, plus de science dans celle où il se trouve plus de Libraires, plus d'Ecoles publiques, plus d'Académies, plus de cercles de Savantes. Or tous ces magasins d'esprit ont doublé, triplé de nombre. Sous Louis XIV il étoit assez ordinaire que le fils du Laboureur cultivât la terre, que celui de l'Ar-

tisan ne connût que ses mains ;
aujourd'hui ils disputent de Reli-
gion, figurent au Barreau, ou pro-
noncent aux Spectacles : nos terres
& nos manufactures en souffrent
un peu , qu'importe ! L'esprit a
gagné l'état. Il a fallu donner une
Académie à chaque Province ,
bientôt chaque Bourgade aura la
sienne. Lorsque la Reine des Aca-
démies appuya son trône sur qua-
rante colonnes , elle crut que ce
petit nombre cadreroit avec tous
les siècles , elle ne prévoyoit pas la
fécondité du nôtre , que d'appren-
tifs frappent à sa porte ! Elle avoit
des idées qui n'étoient propres qu'à
décourager les talens , elle disoit
que l'éloquence devoit persuader
& toucher , la Poësie instruire &
plaire : Combien d'Orateurs & de
Poètes n'osèrent se produire ? Ils

ont vécu trop tôt. Nous leur apprendrons à se chamarrer de figures, de métaphores, d'antithèses & d'agrémens de toute espèce, à persuader indépendamment des raisons, à plaire sans créer des idées. On se defabuse avec le tems : des imaginations gigantesques comparoient l'Eloquence à un torrent qui entraîne tout avec grand bruit ; nos ruisseaux qui murmurent sous des fleurs ont bien d'autres charmes. La Poësie étoit un feu divin qui embrasoit les ames : nous avons laissé éteindre ce volcan terrible & nos Artificiers tirent des fusées sur le Parnasse. Il me semble voir *Bossuet* ou *Corneille* à l'ouvrage, quelle agitation ! Quel tourment ! Quelles convulsions ! L'âge d'or revient parmi nous, nous accouchons sans douleur,

notre prose coule doucement & nos plus jeunes Poètes font des Vers de sang froid.

Lorsqu'on peut arriver par des routes faciles, est-ce un mérite de s'embarasser dans des sentiers épineux ? Etoit-il fort nécessaire de distinguer l'*imitation* du *plagiat* ? Boileau, pour s'approprier l'or d'Horace ou de Juvenal le tiroit de la mine & le travailloit : nous le prenons tout fait. On estimoit des pédans qui pâlissoient sur Homère & Démosthène, nous nous amusons quelquefois avec cette antiquité devenue françoise sans nous donner le pénible ridicule d'être hérissé de grec. Cherchoit-on une science ? On fouilloit laborieusement dans les sources pour l'embrasser toute entière ; les Journaux, les Dictionnaires, les Alma-

nachs nous la donnent en découpures, en prend qui veut & d'un air desoccupé. Il n'y avoit alors que les gens de qualité qui sçussent tout sans avoir rien appris : le privilège n'est plus exclusif ; on court les bureaux d'esprit, les jolis soupers, les spectacles, & on est étonné de se trouver Auteur. On étoit persuadé que pour faire un Livre il falloit avoir quelque chose de nouveau à dire, tous les jours nous en voyons éclore qui étoient déjà nés. Cette surabondance de science reflue sur le sexe. Il n'écoute plus, il parle, il disserte, il prononce, il compose.

Mais un mot décide. Qui donne le prix des lettres & des sciences à nos anciens ? *Le Public*, direz-vous. Moi je m'en tiens au jugement des gens du métier ; or les gens du

métier les Auteurs (excepté trois ou quatre qui tiennent au dernier âge & qui y ressemblent trop pour n'être pas suspects) tous se couronnent les uns les autres. Apprenons à juger d'après les vrais connoisseurs. En général l'esprit de l'autre siècle manquoit d'une qualité essentielle : il n'étoit pas subtil, il ne faisoit que les grands traits, le nôtre s'attache aux petits ; nous disséquons les vertus, nous analysons les sentimens, nous fendrions un cheveu en quatre. On écrivoit & il ne falloit dans le Lecteur que du bon sens pour comprendre ; la finesse est devenue nécessaire, souvent l'Auteur ne s'entend pas lui-même, il se devine. On n'employoit la Métaphysique que dans les disputes d'Ecole : nous l'appliquons à d'autres usages : elle peint

les mœurs, elle se fâche on s'attendrit dans les passions, elle embellit nos Comédies & nos Chançons.

Parmi les reproches qu'on nous fait, un seul me paroît mériter attention. On dit que nous mêlons les styles, que *la Fontaine* dans ses Fables étoit toujours naïf, *Rousseau* dans ses Odes toujours sublime & que nous sommes sujets à détonner. Un Distillateur ordinaire fait des Liqueurs simples qui n'ont qu'un goût, un grand Artiste en compose qui ont tous les goûts. Ils étoient rares chez nos pères ces grands Distillateurs d'esprit, ils sont fréquens parmi nous : être *Bel Esprit* n'est plus une distinction.

Esprits vulgaires vous objectés que cette fièvre épidémique peut préjudicier au commerce, que

Carthage n'avoit point de Lycée; Athènes point de Douane. L'une & l'autre avoient tort. Le Commerce est le nerf de l'Etat, comme l'Esprit en fait l'ornement: il s'agit de les concilier & c'est ce qui nous réussit. On croit nous fermer la bouche quand on dit que nos pères donnèrent naissance aux Draps d'Abbeville & de Sedan, qu'ils perfectionnèrent les Manufactures de Soye, qu'ils coulèrent des Glaces plus belles & plus grandes que celles de Venise, que nous leur devons les Dentelles, les Tapisseries des Gobelins, le Fer blanc; l'Acier, la belle Porcelaine, qu'en même tems on vit naître les Compagnies des deux Indes, que la Mer fut couverte de Vaisseaux marchands & que tout cela fut exécuté en six ans: c'est quelque

chose. Mais compte-t-on pour rien l'exercice d'un commerce plus noble & plus fructueux ? Les gens en place trafiquent de leur autorité, les grands de leur protection, le sexe de ses charmes, nos romanciers de leurs phrases. Cette dernière branche est plus considérable qu'on ne pense. On fait des balots d'esprit pour la Hollande, la Suisse & l'Allemagne, on en fait aussi des pacotilles pour l'Amérique. Ce Commerce est tout gain parce qu'on ne donne rien pour tirer beaucoup.

D'ailleurs ne sçait-on pas que l'industrie augmente le commerce en élevant les choses au-dessus de leur valeur ordinaire. Un diamant travaillé est d'un autre prix qu'un diamant brut. Nous avons au moins doublé l'industrie du siècle passé.
C'est

C'est surtout dans le commerce intérieur du Royaume qu'elle se rend sensible : tous les *Commeftibles* se sont tellement perfectionnés, que sur nos tables une moitié vaut ce que valoit un tout, & au-delà. On n'avoit pas alors dans les caves publiques le secret de faire des vins de Bourgogne avec le raisin d'Orléans, & même sans raisin. Une Compagnie célèbre a donné de si bons ordres pour améliorer le café & toutes les denrées orientales que nous lui passons 50 pour 100, au lieu de 10 qu'elle gagnoit autrefois. Tous les Arts, ceux qui nous habillent, ceux qui nous logent, ceux qui nous meublent ont multiplié leurs profits. Ce n'est plus la matière qui coute, c'est la façon : qu'un Procureur écrive, qu'un Avocat plaide, qu'un Médecin

B

faſſe une ordonnance, la matière eſt la même qu'anciennement, mais la façon eſt d'un prix décuple. Nous avons de vieux citoyens qui ſe ſouviennent d'avoir été riches & qui ſe plaignent d'être pauvres ſans avoir perdu un ſol de leur revenu; c'eſt leur faute : pourquoi manquent-ils d'induftrie au milieu d'une nation où il y en a tant ? Il en eſt une qui ſe préſente aux plus ſtupides & qui paſſera ſans doute de la Capitale aux Provinces; cent louis prêtés dans un grand beſoin peuvent doubler en moins d'un an. Si cette eſpèce d'induftrie manque aux gens de qualité faute de matière première, en voici une autre. Vous avez beſoin, Marquis, d'une ſomme; appelez un Marchand, achetez à ſon mot de la dorure, de la ſoyerie, du

faxe ; vendez ensuite à moitié perte , l'autre moitié vous reste , le Marchand croit vous duper , il est votre dupe.

Il n'est pas surprenant qu'avec tant d'habileté nous soyons plus riches que nos pères. Un Artisan en bas de soye les eut étonné , une Bourgeoise en diamans les eut fait gémir , nos meubles valent mieux que les maisons qu'ils nous ont laissées ; qu'un Financier eut bâti un des Palais que nous voyons , on l'auroit taxé ou dépouillé. Paris n'avoit point d'équipages : le Roi, ses Généraux & ses Ministres allèrent à cheval à la conquête de la Flandre : aujourd'hui , grace à notre opulence , il n'est Commis des Vivres qui ne se rende à l'Armée en chaise de poste. On respiroit dans les Camps un air de simplicité qui ne donnoit pas grande

idée de la Nation. La table du grand Turenne étoit servie en assiettes de fer, & le Marquis d'Humières fit une chose extraordinaire lorsqu'à la tranchée devant Arras, il fit voir de la vaisselle d'argent.

On ne connoissoit l'or qu'en monnoye, il n'étoit employé qu'à établir des Manufactures, qu'à construire des Ports & des Flotes, qu'à élever des Monumens, qu'à circuler dans l'Etat. Nous le fixons, nous le travaillons pour la magnificence; il se transforme en cent petits meubles qui distinguent la bonne compagnie; il enrichit nos étoffes, il brille sur nos voitures & dans nos appartemens, il a même passé aux anti-chambres; un Laquais de l'autre siècle qui auroit tiré une montre d'or, eut été arrêté comme un voleur.

Devenus plus riches, il est naturel que nous répandions davantage. Chez nos pères la beauté sans fortune manquoit d'habit, chez nous elle est couverte de pierreries. Chez eux un cadet de famille étoit obligé de vivre d'une Lieutenance; chez nous qu'il se fasse connoître d'une Douairière surannée, le voilà dans l'abondance. Chez eux les gens de livrée, après avoir vieilli dans le service, se croyoient heureux s'ils se reti-roient avec un petit nécessaire; chez nous ils parviennent: le portier d'un homme en place aura un portier à son tour.

Nos avantages sur eux se précipitent en foule au devant de ma plume. Leurs hommes d'Etat n'occupoient qu'une place & ils pensoient faire beaucoup s'ils la rem-

plissoient bien. Leurs Evêques ne venoient que rarement se former à la Cour. Leurs Prédicateurs ne sçavoient pas orner l'Evangile. Leurs Médecins sans équipage n'avoient rien de joli dans le propos. Leurs Chirurgiens ne parloient pas latin. Les Dames titrées étoient maladroites à se fabriquer des graces & les Bourgeoises n'empruntoient d'elles que de faux agrémens, les Petits - Maîtres même avoient un air gauche. La nature étoit ingrate : le grand Condé *naquit* Général ; on s'étonna, il fut dans toutes les bouches. Nos petits Seigneurs *naissent* Capitaines & Colonels, à peine en parlons nous.

J'ai entendu cent fois vanter les *Talons*, les *Bignons*, les *Lamoignons*, les *Seguiers* : ils regardoient les Ma-

gistratures comme des objets de la plus noble ambition : toute leur fortune n'étoit pas trop pour y monter. Notre âge est plus avisé ; nous ne destinons les grandes sommes qu'à l'acquisition des places de Finance : quand tout sera Financier le bonheur sera universel , nous y tendons. Mais enfin quelle fut la gloire de ces héros de Thémis ? On vit naître de leurs travaux le Code de la Marine , celui du Commerce , les Statuts pour les Manufactures , l'Ordonnance criminelle & civile ; ils réformèrent les Loix. Encore un pas ils faisoient un très-grand mal , ils détruisoient la chicane : elle a bien augmenté de forces ; les détours du labyrinthe se sont multipliez sous notre génie ; l'art d'éterniser les procès est trouvé, tout le mon-

de le voit : mais ce que tous les yeux ne voyent pas, c'est que la chicane au degré où nous l'avons porté, est un bien, plus grand que la réformation des Loix. On ne guérit efficacement les passions des hommes qu'en les tournant contre eux-mêmes. Les Citoyens comprendront enfin que demander justice, c'est se ruiner. On dit plus que jamais qu'il est plus sage de se laisser dépouiller d'une partie que de perdre le tout : cent propos pareils qui annoncent le dégoût des procès, on ne plaidera plus.

Ce n'est pas tout. Nous avons banni une foule de préjugés qui tourmentoient nos ayeux. Ils croyoient que la protection ne donnoit pas le mérite ; que pour être Marquis il étoit nécessaire d'avoir un Marquisat ; qu'avant

que de se galoner il falloit avoir des habits; que les dettes du jeu n'étoient pas les seules dettes d'honneur; que les offres de service devoient signifier quelque chose; qu'un Citoyen n'épousoit que pour lui; qu'une Duchesse se deshonoroit aussi facilement qu'une Bourgeoise. Ils prenoient au tragique cent choses qui nous amusent: la liberté réciproque dans le lien conjugal, les inclinations d'arrangement, les conquêtes bruyantes des hommes à bonnes fortunes, la profusion d'un traitant, la mollesse d'un militaire, la frivolité dans les grandes places, le talent d'être méchant avec esprit, l'art de donner des ridicules, les plaisanteries sur la religion.

Nous en avons de la Religion plus qu'ils n'en avoient. Le Sage

dit que *la langue parle, de l'abondance du cœur*. La Religion n'est-elle pas le sujet de toutes les conversations, le propos le plus à la mode ? Il est à craindre qu'on ne se rouille sur les habits de goût, les vernis, les boîtes émaillées ; dissertations vraiment intéressantes pour un cercle. Les Filles de Port-Royal parurent tout-à-fait singulières lorsqu'elles commencèrent le Catéchisme ; aujourd'hui Curés & Evêques sont aux prises avec des Nones ou de riches Bourgeoises qui leur développent, une gazette à la main, le sens de l'Ecriture & des Pères.

Il est tout simple qu'avec plus de Religion nous ayons plus de Vertu. Nos Pères avoient peut-être plus de bonne foi dans le Commerce , plus de vérité dans

l'amitié, plus de fidélité dans leurs promesses, plus d'entrailles pour les malheureux, plus d'amour pour le bien public; Vertus de paganisme, disent fort bien nos Prédicateurs; Vertus qu'admiroit Athènes & l'ancienne Rome. Mais nous avons plus de Vertus chrétiennes, ce sont les seules bonnes. *Heureux ceux qui sont doux & traitables!* dit l'Evangile: on nous croiroit pétris de cire & de miel? *Heureux ceux qui ont soif de la Justice!* Notre langue s'attache à notre palais à force de l'appeller. *Heureux les pauvres!* Nous faisons mieux, nous endurons la faim sur des tas de bled; & quoique pour l'honneur de la nation nous nous couvrions de soye, d'or & de pierreries, nous nous refusons cent choses plus nécessaires. *Heureux ceux qui pleurent!*

Nous regardons tout autour de nous, & sortant de notre caractère national, nous oublions de chanter & de rire.

Il est une Vertu que tous les Fondateurs d'Ordres Religieux appellent à juste titre; *La Vertu des Anges*, c'est le célibat. Nos pères en connoissoient bien peu la sublimité. Colbert osa encourager le mariage & il fut généralement applaudi : on exempta de la Taille pour cinq ans les gens de campagne qui s'établiroient à 20 ans & pour toujours un père de famille qui auroit dix enfans. Nous avons abrogé ce règlement profane. Si nos Laboureurs se marient encore, c'est en moindre nombre, & ils craignent de multiplier. Cet amour du célibat fait encore plus de progrès dans les villes. On y voit quan-

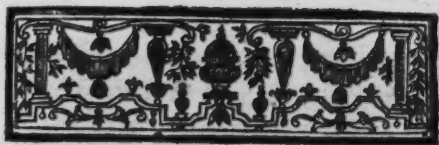
tité de vierges de 30 ans & de garçons de 50. On ne marie que les aînés de peur que la Nation ne périsse tout-à-fait ; encore faut-il qu'ils ayent un nom à soutenir ou quelque maniment de deniers publics.

Enfin plus j'accumule nos avantages, plus j'en découvre, & je ne finis que parce qu'on finit même de louer un *Crésus* à sa table. Si j'osois dire que nos Pères avoient de plus belles perruques, des habits plus élégans, des meubles plus recherchés, des équipages plus lestes, une danse plus légère, un meilleur ton de complimens, on me lapideroit. Il y a mille bouches & autant de plumes qui publient que leur Architecture étoit plus noble, leur Pinceau plus fort, leur Eloquence plus mâle, leur Poësie plus

(38)

naturelle , leur Commerce plus
florissant , leurs entreprises plus
vastes , leur génie plus élevé , leurs
héros plus grands ; & on n'interdit
pas le feu & l'eau à ces mauvais
Citoyens qui nous arrachent nos
Lauriers pour en couronner des
ombres qui ne s'en soucient pas.





¹
DÉCOUVERTE
DE
LA PIERRE
PHILOSOPHALE.



Ly a un mois que je balance ; travaillerai-je à perfectionner les *Pantins* ou à mettre la France à son aise ? Après avoir bien pesé ces deux grands objets ; le dernier m'a paru mériter la préférence : cette Capitale ne sera peut être pas de mon avis ; mais je demande la permission d'être singulier.

La guerre malgré les ressources de cet empire, nous appauvrit par cette Règle d'arithmétique, que plus on ôte, moins il reste; & le pain du peuple se trouve en proportion du plus au moins avec les villes que nous prenons. Tel qui, avant la prise d'Ipres, en mangeoit deux livres par jour, n'en mange plus qu'une: & si les grands en ont encore à discrétion, il est écrit sur le livre du Boulanger. Les impôts extraordinaires font des maux nécessaires quand il faut acheter de la poudre à canon: & je suis bien persuadé que le grand Monarque qui nous gouverne, s'il pouvoit sans impôts gagner des batailles, acheteroit encore à ce prix le titre de *Bien-Aimé*. Cela ne se peut en tout: mais en partie & singulièrement sans *dixième*. Comment cela? En taxant nos vices

au lieu de taxer nos biens. J'entre en matière.

Je suppose que le dixième mette dans les coffres du Roi cent millions de livres par an : je force la mesure afin d'éviter les chicanes. Il est question de trouver cette somme dans le trésor de nos vices. Heureusement il est surabondant. Je n'en soumets que six à la taxe, qui étant ou plus répandus ou plus ordinaires aux riches, fourniront plus d'argent. Les voici. Le Parjure, la Médisance, le Larcin de l'honneur, l'Infidélité conjugale, les Dettes, les petites Maisons.

Taxe du Parjure.

Pour ôter toute équivoque, définissons clairement le parjure. Nous entendons un mensonge confirmé par serment, soit devant un Magis-

trat, ou derriere un comptoir, dans les offres de service, ou devant deux beaux yeux. Examinons quelle somme peut sortir de cette infirmité. Qu'il y ait seulement cent quarante mille personnes qui y succombent une fois chaque jour. La supposition doit paroître modeste, si l'on considère qu'il y a plus de douze millions d'habitans dans ce vaste Royaume, & encore plus modeste si l'on fait attention à la grande utilité du Parjure dans le commerce de la vie, dans toutes sortes de trafic, dans les procès, dans les promesses obligantes qu'on ne tient pas, dans les conquêtes amoureuses que l'on médite. A sept sols six deniers chaque Parjure, est-ce trop? Il me semble que non. Quand pour sept sols six deniers on peut gagner un procès, faire périr son ennemi,

(43)

doubler son commerce, acquérir la réputation d'homme obligant, vaincre une cruelle, c'est un argent avantageusement placé. Reprenons. Cent quarante mille personnes payant sept sols six deniers, donnent la somme de trente-cinq mille livres pour un jour. Par conséquent le produit de cette taxe pour un an, est de dix-neuf millions deux cens quinze mille livres.

Taxe de la Médifance.

Il faut de toute nécessité que dans cette Nation il y ait une moitié toute bonne & l'autre toute mauvaise ; puisqu'une moitié est toute occupée à médire de l'autre. Il y a plus. Il faut encore que la moitié qui étoit bonne hier soit mauvaise aujourd'hui , puisque celle dont on médisoit hier, est

(44)

aujourd'hui la *moitié* *médifante*.
C'est un prodige : mais on ne dispute pas des faits. Voilà un fonds abondant pour le trésor public. En effet à supposer seulement un million de Médifances par jour de la pointe de la Bretagne jusqu'au Rhin, & de la Flandre jusqu'à la Méditerranée, à trois sols chaque Médifance. Un jour donne cent cinquante mille livres, & un an donne cinquante-quatre millions neuf cens mille livres.

Cependant, pour marquer au beau sexe l'attention qui lui est due, n'en exigeons que la moitié de la taxe, & même accordons lui chaque jour vingt Médifances gratuites : si les hommes se plaignent de cette inégalité, qu'ils considèrent que la Médifance est un talent qui n'est point naturel à notre sexe ; mais un art acquis

& forcé dont tous les actes sont par conséquent bien volontaires, & par la même, selon la plus saine Théologie, bien coupables. Au lieu que la nature a placé dans la langue féminine un ressort toujours agissant, plus prompt que la pensée, un nerf extrêmement sensible qui tressaillit au moindre défaut du prochain. Qu'ils considèrent encore que si on taxoit les Dames dans toute la rigueur, ce seroit peut être les condamner à un silence perpétuel. Quelle mélancolie se répandroit sur tout le Royaume ?

Ainsi en faveur de cette raisonnable diminution. Réduisons le produit annuel de la taxe à moitié. Reste encore vingt-sept millions quatre cens cinquante mille livres.

Taxe du Larcin de l'Honneur.

Il s'agit dans cette taxe de cette espèce d'honneur que notre sexe vole à l'autre malgré son extrême vigilance, de cet honneur qui se conserve communément après être perdu, & qui renaît pour être encore volé ; de cet honneur enfin qui est plus précieux avant qu'il soit engagé qu'après. Je le prens ici avant tout engagement. L'infidélité dans le mariage mérite bien une taxe à part.

Je crois sans exagérer que dans une Nation où il y a tant de voleurs & point de verroux, il se fait bien cent mille vols en 24 heures, jour ou nuit. Voilà donc cent mille coupables sujets à la taxe. Que chaque vol soit taxé à vingt sols, je vois cent mille livres entrer

(47)

chaque jour dans les coffres du Roi. Ce qui produit la somme de trente-six millions six cens mille livres par an.

Taxe de l'Infidélité conjugale.

Dans une Nation où il y a douze millions d'habitans, il y a environ trois millions de Mariages. Parmi tant de Mariages on peut compter dix mille jeunes Femmes unies à de vieux Maris, dix autres mille dont les Maris ont des Maîtresses, la vengeance est douce; cinq mille Associées à des Maris bourrus, & enfin cent mille Femmes aimables répandues dans les Villes à Garnison, ou à portée des Collèges, des Chapitres & des Abbayes. Que de ce nombre total qui nous présente cent vingt-cinq mille Femmes dont la vertu est en souffran-

ce, il sorte seulement cinquante mille Infidélités chaque semaine pour le bien public, à une livre dix sols l'Infidélité. Cette taxe produira par an trois millions neuf cens mille livres.

On sera peut être surpris de ce que dans un si grand Royaume où les Maris sont si traitables, nous réduisons les Infidélités à un si petit nombre, d'autant plus que Boileau de son tems ne comptoit que quatre Femmes fidèles dans cette Ville immense : mais au Parnasse on ne se pique pas de calcul.

D'ailleurs, je crois à propos d'exempter de cette taxe la bonne Ville de Paris pour deux raisons. La premiere est qu'il paroît juste de favoriser les étrangers qui y apportent leur argent ; cet impôt pourroit rendre les Femmes moins obligeantes,

obligeantes. La seconde est que la Capitale donnant ordinairement le ton à l'Etat, il est bon qu'elle ne soit point gênée dans ses leçons, afin que le reste du Royaume en les pratiquant rende davantage au trésor public.

L'on n'entend pas soumettre à cette taxe les Femmes qui auront une notable difformité, une bosse, par exemple, des yeux chassieux, une maigreur frappante, &c. ni celles qui parlant à leur miroir conviendront de bonne foi de leur laideur, ni enfin celles qui auront passé cinquante ans. Quant aux hommes on exempté ceux qui auront atteint soixante & dix ans.

Taxe sur les Débiteurs.

Avoir des dettes en France est un titre de noblesse, & même de

grandeur. Le Sacristain d'une Cathédrale avec cent pistoles d'appointement, a encore un louis le 31 Décembre qui ne doit rien à personne : mais son Evêque qui a depuis dix ans cinquante mille livres attachées à sa Mitre, devroit encore ses Bulles si Rome faisoit crédit. Un Bourgeois avec deux mille écus de rente élève six enfans ; vis-à-vis de lui loge un grand Seigneur, qui n'en a qu'un, avec cent mille écus, & il doit à tous les Métiers. C'est un privilège des grandes Conditions. J'en bénis le Ciel, cet impôt ne chargera pas le peuple.

Cela étant, comptons les Grands, les Excellences, les Eminences, tous les Monseigneurs & généralement tous ceux qui occupent des places élevées dans la Monarchie. N'en portons le nom-

bre qu'à deux cent mille. Supposons favorablement qu'il n'y en ait qu'une moitié chargée de dettes, voilà cent mille Débiteurs. Taxons les à dix sols par jour seulement, pour les faire souvenir de leurs créanciers. Un an donne la somme de dix-huit millions trois cent mille livres.

Il paroît raisonnable d'exempter de cette taxe ceux qui n'auront que des dettes du jeu, & ceux qui donnent tous les ans dix mille livres aux pauvres.

Taxe sur les petites Maisons.

Voici encore une espece de taxe qui ne tombe point sur le peuple, elle est donc bien dans les principes de l'humanité. Pour avoir une grande Maison il ne faut que trente mille livres de rente. Mais

pour en avoir une petite il en faut cent mille, à bon marché faire. C'est ordinairement un azile de plaisir & d'abondance. N'est-il pas juste d'y prendre quelque chose pour le bien public ? De compte fait il entre dans une petite Maison douze Agréables & quatre Femmes par semaine, ou la même Femme quatre fois. Le Propriétaire payera une livre par Homme, & trois livres par Femme, n'y entrât-elle que pour faire des nœuds.

Ainsi cinq cent petites Maisons à vingt-quatre livres par semaine, donneront six cent vingt-quatre mille livres pour un an.

Les jours où le Propriétaire ira souper dans sa petite Maison, avec sa Femme, ses Enfants ou son Curé, ne seront pas sujets à la taxe.

(53)

Jettons à présent un coup d'œil
sur le produit de ces différentes
taxes, & voyons si elles peuvent
remplacer le dixième.

Produit	du Parjure	19215000
	de la Médisance	27450000
	du Larcin de l'honneur	36600000
	de l'Infidélité conjugale	3900000
	des Dettes	18300000
	des petites Maisons	624000

Total. Cent six millions quatre-vingt-neuf mille livres	106089000
--	-----------

Le produit du dixième n'étant que de cent millions, ci	100000000
---	-----------

Voilà un excédent de six millions
quatre-vingt-neuf mille livres, qui
sera destiné à payer les Officiers
qu'on emploiera dans la nouvelle
ferme.

On me demandera peut-être les
moyens de lever ces taxes. Ce se-
roit chasser sur les terres des Fer-
miers Généraux. Il me suffit de

C iij

leur avoir montré le Lièvre, je laisse à leur industrie le soin de l'attraper. S'ils le manquent, je ne refuserai pas mes conseils. Qu'il me soit seulement permis d'ajouter deux mots pour faire mieux sentir l'utilité de ce grand projet.

Je ne l'ai d'abord présenté que comme un fonds propre à supprimer le dixième en le remplaçant, comme une ressource en tems de guerre ; mais on s'appercevra aisément que la taxe des vices peut tenir lieu de tout impôt, paix ou guerre. En effet, six vices seulement nous donnant plus de cent millions, combien nous donneront vingt ? Combien nous donneront trente, qu'on pourroit encore taxer, & taxer avec moins de modération ? Que sera-ce encore si on veut imposer nos ridicules ? Je n'offre qu'une esquisse, d'autres

feront le tableau. Un nouvel avantage, c'est qu'en taxant les vices, au lieu de taxer les biens, il n'y aura personne de taxé, que ceux qui voudront bien l'être. Ce qu'on paye volontairement, on ne croit pas le payer. Enfin un dernier avantage, c'est que généralement parlant, le peuple ne payera qu'un ou zéro, tandis que les riches payeront mille.

Il ne se présente qu'une objection raisonnable, la voici : si la taxe sur les vices venoit à corriger la nation, à répandre la vertu dans tous ses membres, que deviendroient les fonds publics ? Je réponds que cela n'arrivera jamais, parce que j'aurois plus fait que Moïse, le Messie, l'Evangile & les Apôtres.

Je finis en protestant à toute la France que je ne demande pas un

(56)

sol pour la mettre à son aise, pas seulement l'exemption de la taxe. Trop heureux si j'ai servi ma patrie. Je renonce même à la gloire flatteuse de l'invention. C'est le Docteur Swift qui enfanta ce grand Projet, qui le proposa aux Anglois : mais, ou ils manquèrent de lumières ou d'amour pour le bien public. Le François a les deux en abondance.

Je demande à présent si une source d'argent toujours coulante n'est pas la vraie Pierre Philosophale ?





L'ANNÉE MERVEILLEUSE.



N a beau dire, l'Astrologie est une vraie science. L'Univers en sera convaincu par la merveille des merveilles. Les hommes seront changez en femmes, & les femmes en hommes. Ce sera le premier Août de l'année courante qu'arrivera cette étonnante métamorphose, jour de la conjonction de cinq Planètes qui se cherchent dès la naissance du monde, sans avoir pu encore se rencontrer.

C v

Les Anciens ont prévu ce grand événement, ils ont été siflés, les rieurs vont être pour eux. L'Égypte l'avoit gravé sur un Obélisque en caractères hiéroglyphiques : *Un Forgeron donnoit son marteau à une femme, & la femme lui tendoit sa quenouille.* Thalès de Millet, qui avoit connoissance de cet hiéroglyphe, après y avoir appliqué les Calculs Astronomiques, s'écrie : *Les hommes fileront donc & les femmes forgeront.* Anaximandre persuadé par son orgueil, qu'un homme étoit plus qu'une femme, exprime cette transformation en Termes Algébriques : *Alors, dit-il, la quantité négative sera changée en quantité positive, le moins en plus & le plus en moins.* Le divin Platon ne se contente pas d'annoncer ce prodige, il en décrit encore les préludes : *La nature, ce sont ses paroles,*

commencera son ouvrage par la partie la plus difficile, avant de changer les corps, elle changera les idées & les inclinations.

Ouvrons les yeux, suivons la nature, & nous appercevrons les progrès qu'elle a déjà faits. Ne voyons-nous pas que le goût de la parure se perfectionne dans les hommes ? Autrefois les Dames étoient seules à leur toilette ; aujourd'hui le Magistrat quitte *Barzole*, le Guerrier *Polybe*, l'Abbé les *Docteurs de la Loi* pour y voler. Respectons la nature : c'est un avant-goût de leur prochaine transformation qui les mène ; ils vont à l'Ecole, & ils professent déjà avec distinction dans les cercles : paroli aux rubans, aux pompons, aux aigrettes, à toutes les modes. Ils vont plus loin, ils exercent cet art avec une patience

qui m'impatienta beaucoup l'autre jour : j'avois à parler à un Juge de 25 ans, je voulois du particulier, on l'habilloit, il me convint d'essuyer tout le spectacle qui consumma plus de tems qu'il n'en falloit pour rapporter mon affaire, je crus qu'il étoit assigné chez une Duchesse pour faire assaut de frisure & d'odeurs. Un Parfumeur m'assure qu'il débite de l'eau de miel, de l'ambre, de la poudre à la maréchale autant pour homme que pour femme. Les hommes se flattent-ils d'être hommes encore longtems?

Ne voyons-nous pas que la minutie les amuse, que la minauderie leur devient naturelle, que la tracasserie les gagne, que le caprice s'empare de leur être? Nous poussons jusqu'aux vapeurs : je tirai dernièrement mon flacon pour un

Seigneur à qui son Intendant rendoit des comptes, & si toutes ces altérations ne se montrent pas encore si sensiblement dans les hommes du peuple, c'est que ces masses grossières ne sont pas si dociles au ciseau de la nature. Le tems amènera tout.

Que désormais notre surprise cesse donc en voyant des individus mâles en boucles d'oreilles faire de la tapisserie, donner audience dans leur lit à midi, interrompre un discours sérieux pour converser avec un chien, parler à leur propre figure dans une glace, caresser leurs dentelles, être furieux pour un mâtrot brisé, tomber en syncope sur un perroquet malade, dérober enfin à l'autre sexe toutes ses graces. Une puissance supérieure l'a voulu ; les goûts sont changés, & comment ne le se-

roient-ils pas, puisque les idées le sont, puisque les facultés de l'ame sont attaquées.

On ne peut plus le dissimuler. Le bon sens dans les hommes tourne en saillies, la mémoire en magasin de menus propos, l'imagination en feu d'artifice : ils parlent, ils écrivent si légèrement qu'ils semblent n'avoir rien écrit, ni rien dit ; ou s'ils disent, ils disent trop. Ce qui n'est qu'un peu difforme, est *à faire horreur*, ce qui est médiocrement bon est *délicieux* : ce qui n'est qu'ébauché est *du dernier parfait*, en bien ou en mal ils escaladent tous les superlatifs ; ils sont *enchantés, comblés, furieux* sur des choses qui n'auroient pas causé la moindre émotion dans leurs ayeux, mais seulement dans leurs ayeules.

Critiques impitoyables en qui la nature n'a peut-être pas encore tant

avancé son ouvrage, ne croyez pas vous soustraire à son pouvoir : il est juste qu'elle commence par les importans de l'espèce : supportons nos frères, bientôt nous leur ressemblerons, nous serons femmes, & par contre-coup les femmes se changeront en hommes. Nous en voyons aussi des symptômes trop évidens pour nous refuser à cette créance.

Trois choses surtout avoient paru distinguer notre sexe du leur : *Parler peu, penser beaucoup & dominer.* Ces attributs ont passé aux femmes. Elles parlent moins : dernièrement dans un cercle j'en comptai six qui ne desserèrent les lèvres que pour rire, tandis que deux élégans Marquis pirouettant de l'une à l'autre composoient un dictionnaire; on remarquoit pourtant à leurs discours qu'ils n'avoient pas l'âge de raison,

que feront-ils quand leurs organes auront plus de consistance ? L'Eglise, on ne le croiroit pas, est un lieu qui met la langue en mouvement, puisqu'on y voit communément les Cavaliers avoir cent choses à se dire, les Dames s'y taisent ; mais ce sont les maris principalement qu'il faut consulter en cette matière : ils conviennent assez généralement que, hors les occasions de demander & de quereller, leurs moitiés n'ont rien à leur dire ; & dans les compagnies on s'apperçoit qu'elles gardent le silence, à moins qu'il ne faille corriger les défauts du prochain.

Si elles parlent moins, elles pensent davantage. Les hommes étoient en possession de juger les Livres ; aujourd'hui c'est au tribunal des femmes qu'ils prennent de la valeur ; ou tout au moins la ju-

risdiction est partagée, ce ne se-
 roit rien : elles sont auteurs, la
 Poësie légère n'est plus qu'un jeu
 de leur premiere jeunesse ; elles
 ont embouché la trompette de
Milton, elles laissent aux hommes
 la fabrique des Romans pour don-
 ner des modèles de Lettres & des
 Anecdotes sur l'Histoire : elles
 ont même forcé le Sanctuaire des
 Sciences, est-on encore étonné de
 les voir la Sphère dans une main
 & le Compas dans l'autre, mesurer
 ou arranger le monde, de les voir
 anatomiser l'ame ou fouiller dans
 le sein de la matière pour y trouver
 des *Monades* & accrediter *Leibnitz* ?
 Si elles nous parlent Grace, Pré-
 destination, si elles commentent
S. Augustin : un Moliniste de mau-
 vaise humeur nous dit que c'est
 l'esprit infernal qui les guide : qu'est-
 il besoin de recourir à un inconnu ?

Il parleroit juste en disant que c'est l'esprit de l'homme qui s'empare de la femme. D'ailleurs leur jugement devient si solide que la plupart des emplois & des dignités se distribuent à leur gré, excellente qualité pour les mener à la domination.

Elles dominant en effet, il est de notoriété que nos jeunes gens ne sont que des pendules où les femmes marquent les heures, celles du jeu, du spectacle, de la promenade, des grands & des petits soupés ; l'âge mûr ne se soustrait pas à cet empire, ni l'importance des emplois : une fille de seize ans dit à un homme de quarante, au lieu d'examiner dans votre cabinet, si ce malheureux conservera sa fortune ou la perdra, regardez-moi tous les jours pendant plusieurs heures, il la regarde : aimez-moi

plus que votre femme, il y consent : ruinez-vous pour moi, il se ruine : les Autels & le Notaire avoient semblé assurer aux maris la domination ; la nature franchit la barrière, & donne aux femmes le premier rôle. On va voir *Madame*, faire la partie de *Madame*, dîner avec *Madame*, *Madame* est servie, le mari peut s'absenter, c'est un personnage qu'on double aisément.

Cet empire domestique les conduit par degrés au gouvernement des états. La nature a bien sçu ce qu'elle faisoit en inspirant aux législateurs en vûe de la grande métamorphose de faire tomber les couronnes en quenouille ; le sexe occupe déjà deux Trônes en Europe : par les loix, si les conjonctures s'étoient trouvées, il en occuperait six, & une sage Répu-

blique vient tout récemment de lui déferer le Stathouderat, aussi les Dames ignorent-elles aujourd'hui les détails de ménage : ont-elles tort si la nature les élève au-dessus d'elles-mêmes ?

On peut ajouter un quatrième distinctif qui a passé également aux femmes. L'homme n'a jamais voulu être gêné dans ses amours, ou les loix lui ont permis plusieurs femmes, ou il se les permet lui-même. Les femmes au contraire attachées à un seul mari, s'y tenoient assez fidèlement, mais en approchant de leur transformation elles ont élargi leur cœur & étendu leur liberté.

Voilà donc les idées & les inclinations changées dans les deux sexes, le plus fort est fait, il a fallu du tems ; mais le changement des corps sera l'affaire d'un moment ;

Je me trompe peut-être, car des connoisseurs prétendent que la nature a déjà frappé les premiers coups. Il est évident, disent-ils, que la constitution de l'homme s'affoiblit : ses pieds n'ont plus de force, il passe sa vie sur un lit, dans un fauteuil, ou dans un carrosse : encore est-il souvent excédé. S'il en est nombre qui marchent encore, on sent bien que c'est un parti violent arraché par l'infortune, les riches ne marchent plus ; aussi a-t-on abandonné la paume, le mail & tous les jeux qui demandoient des pieds & des bras. On ne peut plus supporter le vin, la mesure de nos Pères est retranchée de moitié, il faudra taxer l'eau ; on devient également incapable des nourritures solides, heureusement les Cuisiniers ont imaginé des sublimés de viande, & des

crèmes, encore deux repas surchargent-ils. Rien de si commun que d'entendre dire à des vieillards de 20 ans qu'ils sont usés, & ils n'ont rien fait : ils sont réduits à payer des mains pour les habiller. Avec tant de foiblesse, comment partir pour la Guerre ? Le remède est trouvé, on court la poste entre deux draps.

Il y a longtems que cette foiblesse travaille à dépeupler la terre. Qu'on lise l'Histoire, on ne trouve pas la cinquantième partie des habitans qui y étoient du tems de *César* : & si la fécondité se perd, ce qu'on remarque surtout dans les premières familles où à peine compte-t-on un héritier, n'est-ce pas parce que la nature dans la crise où elle se trouve aujourd'hui, devient équivoque ? Il suffit pour ses vûes qu'il y ait encore des

moitiés & des quarts d'hommes. Enfin soit qu'on examine en nous le genre nerveux, qu'on nous mesure ou qu'on nous pese, on trouve bien du déchet d'âge en âge, & si les anciens Gaulois revivoient, ils demanderoient à l'étiquette de nos visages, *pourquoi nous portons barbe* : il leur seroit aisé de nous faire ce mauvais compliment, ils étoient éloignés de plus de dix siècles de la grande métamorphose, & nous y touchons.

Mais à mesure qu'un sexe s'affoiblit, l'autre prend des forces. Qu'on le nomme encore *le beau sexe* : Adonis de la nation ce n'est pas la peine de lui disputer ce titre pour le peu de tems qui lui reste à en jouir : mais qu'on ne le nomme plus *le sexe foible*. La Champagne convient que son commerce est plus soutenu aujourd'hui par les femmes que par

les hommes ; ce vin petillant ne mouffe que pour elles. Les liqueurs qui ont plus de force, trouvent leur estomac encore plus fort. Menez-les d'un festin à un Bal , elles percent la nuit dans un mouvement perpétuel ; un robuste artisan en seroit anéanti. Elles sentent si bien la force qui croît en elles qu'elles ont quité la défensive, elles attaquent. Il est vrai que ce courage mâle n'a encore gagné que le haut & le bas étage : mais lorsque le feu est au premier & au cinquième, le milieu de l'édifice n'est pas loin de l'embrasement. Et je ne sçais si, en ôtant l'enduit de couleurs qu'elles s'appliquent, nous n'appercevriens pas des signes de force sur leur visage , leur peau s'épaissir, leurs traits grossir & la barbe germer. N'est-ce point l'envie de cette découverte qui engage tous ces gens

à lunettes à les observer si curieusement dans les Spectacles ? Les nuances se frapperont, laissons faire la nature. Si les ames sont changées les corps ne résisteront pas à son action victorieuse : je le repete; le premier Août, les femmes demanderont des chapeaux & les hommes des cornettes.

Gardons-nous de rire lorsque nous verrons une Bourgeoise plaider au Châtelet, & son Mari monter une garniture; une Femme de l'ancienne Robe prononcer des Arrêts, & un Président faire des nœuds; une Comtesse donner un Mandement, & un Prélat en couche; une Duchesse au Conclave, & un Cardinal demander le tabouret.

Apprenez, rieurs imprudens, que la nature ne fait rien de ridicule : & voici de quoi vous donner du

D

sérieux mêlé d'une joye respectueuse; apprenez qu'elle se sert de cette transformation pour rendre la liberté & la tranquillité à l'espece humaine. Aux grands maux les grands remedes; il y a sur la terre environ quatre millions de Héros dont les uns mangent cinq sols par jour, les autres cinq louis pour mettre tout en confusion : le fer à la main & roulant du canon devant eux, ils se rendent maîtres de notre liberté, de nos fortunes & de nos vies. Enfans de violence votre regne est passé, vous demanderez bientôt des quenouilles & les femmes, quoique revêtues de votre sexe, ne ceindront pas vos épées; car il faut remarquer avec tous les Philosophes que la nature, malgré l'étendue de son pouvoir, ne peut pas changer les essences. Or il est évident que l'essence de la femme

est la douceur, ses autres qualités peuvent bien s'altérer dans le creuset de la nature : mais l'antipathie pour l'arme à feu, pour l'arme blanche, pour tout ce qui peut tuer ou blesser, la douceur en un mot en sortira sans altération. C'est un caractèreistique, c'est un immuable, le sexe malgré sa transmutation se souviendra toujours avec complaisance qu'il fut fait pour multiplier & non pour détruire.

Delà on peut annoncer la paix générale & perpétuelle, d'autant plus que si par une singularité contre nature il se trouvoit sur le trône un de ces nouveaux hommes qui fut enclin à la guerre, que pourroit-il avec une armée de moutons? Un Souverain qui est aimé, le doit à lui-même : mais il n'est à craindre que par la force de ses sujets. Qu'on ne m'objecte pas les Amazo-

nes : l'Histoire ne convient pas du fait, & au pis aller, c'est un Phénomène qui n'a plus reparu, tant il étoit contre le système général.

Cette guerre qui désole l'Europe touche donc à sa fin. Que d'équipages perdus, que de mouvemens inutiles pour la campagne prochaine ? Peut-être le cas d'une bataille tombant justement au premier Août, on verra deux armées qui la veille étoient si formidables, jeter leurs armes pour courir plus légèrement aux *Toiles de Hollande*, aux *Perfes* & aux *Mouffelines*. Russiens qui marchés depuis trois ans, c'est bien la peine d'arriver précisément pour acheter des jupes.

Ce n'est pas tout. La grande transformation n'influera pas seulement sur la paix des nations : mais encore sur le repos des familles. Les nouveaux hommes auront pour

leurs femmes l'indulgence qu'ils demandoient dans leur premier état. Ils leurs passeront la passion des dentelles, la fureur des diamans, la coqueterie, l'ennui qu'inspire un mari, les fantaisies, les maladies de commande & tant de bagatelles qui troublent la paix des ménages. Ils n'affecteront point la supériorité qui les bleissoit tant. Tout sera dans l'ordre. Que diroit ce Docteur Allemand, s'il vivoit ? Qui osa imprimer un Livre avec ce titre : *De l'Excellence de la Femme sur les autres animaux ?* Le sot ! Il seroit le Loup de la Fable. Que diroit Mahomet ? Excleroit-il encore les Femmes du Paradis ? Le Prophète s'occuperoit sans doute à refondre l'Alcoran.

Mais j'entens les incrédules du siècle, s'écrier malgré l'Astrologie & la parole de la nature : comment

s'attendre à ce prodige ? Comment le croire ? Il n'en feroit pas un s'il étoit cru aisément. Combien d'évenemens que la seule expérience peut persuader ? S'attendoit-on qu'une Ville immense en pleine guerre & en pleins impôts, s'amuseroit six mois d'un *petit homme de cartes* ? S'attendoit-on à la découverte de la *Pierre Philosophale* ? S'attendoit-on à une *Stahouderesse* ? S'attendoit-on enfin qu'un Jésuite erreroit, & pour comble, qu'il se retracteroit avec l'humilité de son état ? Tous les siècles sentiront le bienfait ineffable de l'Année Merveilleuse.





LA MAGIE DÉMONTRÉE.



UE fais-tu, Ben-Josué?
N'oublies-tu point un
Rabin qui t'a élevé, &
un Ami qui te porte dans
son cœur? Que tu es heureux de
vivre dans cette Isle Inconnue où
nos Pères chercherent un azile con-
tre la persécution des *Nazaréens*.
Ne crains pas que j'en révele ni le
nom, ni la situation. Je me sou-
viens du terrible serment qui nous
lie. Le Ciel permettra sans doute

D. iij

que les profanes en ignorent & jamais le chemin : c'est l'unique moyen de conserver nos loix & notre bonheur. Plus je voyage, plus je bénis notre sort. Je t'ai écrit d'Espagne où j'aurois mieux aimé passer pour assassin que d'être reconnu Juif. Me voilà dans la Capitale de l'Empire François. Croirois-tu qu'elle est peuplée de *Magiciens* ? J'étois persuadé que ceux qui combattirent contre Moïse, n'avoient point laissé de successeurs. Ceux-ci ne se mêlent pas des affaires du Ciel : ils employent les Diables pour leur fortune & pour leurs plaisirs.

Conçois-tu, par exemple, qu'un homme en douze lunes puisse manger cinq cent bœufs & huit mille moutons ? Que n'étois-tu dernièrement avec ton Ami dans une promenade publique ! Tu t'en serois convaincu.

Un Citoyen richement vêtu, l'épée au côté, un diamant au doigt, jouant avec une boîte d'or, d'où il respiroit une poudre inconnue dans notre Isle, vint prendre place auprès de moi. Vous êtes sans doute, lui dis-je, un Grand de la Nation? *Et vous, vous êtes bien étranger,* me répondit-il : *je me contente de servir un Grand, je suis son Maître d'Hôtel, c'est-à-dire, chargé de pourvoir à sa table.* Vous n'avez donc guères à faire, repris-je, car il faut peu de chose pour vivre. *Peu de chose ! s'écria-t-il ? Sçavez-vous qu'en rendant mes comptes de l'année dernière, il se trouva que Monseigneur avoit mangé cent mille écus.* Prends la plume, Ben-Josué (tu connois par le change les monoyes de l'Europe) soustrais cent mille livres pour le pain, le vin, les liqueurs & le fruit : tu trouveras que ce

Grand a dévoré en si peu de tems ce nombre prodigieux de bœufs & de moutons ; ou s'il a vécu de volaille & de gibier, on est effrayé du calcul. Oh ! certainement cela n'est pas naturel. Si un enfant de *Noé* avoit eu cet appétit dans *l'Arche*, penses-tu que la terre auroit pu se repeupler d'animaux ? Avant de quitter mon homme, je lui fis encore deux questions : vraisemblablement votre Maître est unique dans son espèce ? *Point du tout*, me dit-il ; il n'est pas le vingtième en cette *Ville* ; & s'il se contentoit de cent mille livres pour sa table, il ne seroit pas le centième. Mais leurs revenus peuvent-ils suffire à cette faim furieuse ? Qu'importe, ceux des autres y suppléent.

J'ai appris depuis que les Créanciers ne peuvent rompre un enchantement qui les pousse à prêter

toujours & qui les arrête dans les antichambres quand ils vont pour recevoir. Te dire, en quoi consiste ce sortilège, cela me passe ; à moins que ce ne soit dans certains rubans bleus ou rouges, ou dans l'image du Soleil que les Grands portent sur leurs habits.

Il est ici une autre espèce d'hommes qui sont les singes des Grands, & ils poussent si loin l'imitation que souvent ils les surpassent. Ils étoient nés avec un petit estomach qui s'élargit prodigieusement à mesure qu'ils manient les deniers publics. Il faut qu'ils soient plus magiciens que les vrais Grands ; car en mangeant autant qu'eux, loin de devoir, ils ont toujours de quoi prêter. J'ai oui parler d'une pièce volante qui revient toujours à son maître, je les soupçonne de l'avoir. Ils n'égalent pourtant pas les

Grands en tout, pas même la noblesse.

Ne vas pas t'imaginer qu'on entende ici par noblesse ce qu'on entend dans notre Isle, la *vertu & les talens*. Je ne sçais si tu me comprendras : c'est un mérite qui coule avec le sang quelque gâté qu'il soit. Parmi cette Noblesse il y a des *Comtes*, des *Marquis & des Ducs*. Tremble, Ben-Josué, ces noms sont magiques. A-t-on besoin d'un Héros, d'un Pontife ou d'un Ambassadeur ? On les prend dans les familles qui portent ces noms-là : & aussitôt les voilà revêtus de toutes les qualités nécessaires à leurs emplois, sans doute ; car cette nation est trop éclairée pour se laisser commander & enseigner par des gens sans capacité, ou pour leur confier ses plus grands intérêts. Que dis-tu de cette ca-

pacité qui vient de la combinaison des lettres ? Verrois-tu sans étonnement un Guerrier de quinze ans mener au combat des Capitaines de soixante, qui seroient des *Gé-déons*, si avec beaucoup de blessures, d'application & d'expérience ils portoient un autre nom. Est-ce-là du naturel ?

Dans l'ordre des Juges l'enchantement est aussi fort. Un fils hérite des lumières ainsi que de la Charge de son père. Cet adolescent a végété vingt ans ; le jeu, les spectacles, des habits, des chiens, une maîtresse ont rempli toutes ses heures. Le père meurt ou se démet : le bambin est Juge. Il connoît à l'instant tous les principes du Droit écrit, toutes les Loix, les Coutumes & la Jurisprudence. Si cela n'étoit pas, comment décideroit-il de la fortune,

de l'honneur & de la vie de ses Concitoyens ? Que penses-tu de cet héritage de science ? Le trouves-tu dans la nature ?

Je sens néanmoins une contradiction aussi surprenante que l'enchantement même. La magie forme un Juge dans un moment : mais elle ne peut pas faire un Avocat, du moins ne l'a-t-on pas vû jusqu'à présent. Cet homme fait pour parler, tandis que le Juge écoute, n'y réussit, comme dans notre Isle, qu'à force d'étude, de méditation & d'exercice. Ce n'est pas même la seule espèce exceptée. Il est des Sociétés de Gens de Lettres sous le nom de Collège, d'Université ou d'Académie sur lesquelles l'enchantement n'a pas plus de prise. Je ne vois pourtant pas pourquoi dans ces quatre espèces on n'hériteroit pas de la place & de la

science, puisque cela arrive dans la magistrature. On peut tout espérer du tems. Il viendra peut-être un Magicien supérieur à tous ceux qui vivent, qui opérera ce prodige.

Je t'ai parlé des Grands, la Magie les sert bien. Comme ils ne peuvent être grands qu'aux dépens du peuple, elle persuade au peuple que l'esprit, le cœur, l'air, le langage, les connoissances, en un mot que tout dans les Grands est aussi grand que le nom. Elle va plus loin, elle lui ôte le sentiment de ses plus chers intérêts, elle lui démontre que les poissons, les oiseaux, les animaux des forêts n'appartiennent pas à ceux qui les prennent ; qu'il doit labourer, semer, recueillir & n'avoir rien dans ses greniers. Aussi dans un Etat qui se glorifie d'être le plus

riche de l'Europe & dans la Ville la plus riche de l'Etat, je trouve à chaque pas des Citoyens qui me demandent du pain & qui poursuivent leurs frères jusques dans les Temples.

Je ne fais si c'est pour se vanger que le peuple exerce à son tour la Magie sur l'esprit des Grands. Parmi ce peuple il en est qui sont occupez à les servir dans leurs maisons : chargez d'emplettes ils disent à leurs Maîtres que 30 font 60, & les Maîtres le croient. D'autres leur fournissent des marchandises qui se doublent, ou s'allongent au moment qu'on les livre; mais qui se simplifient ou se raccourcissent au moment qu'on les employe : par ce moyen elles se trouvent payées deux fois. Il leur en arrive autant pour les fruits qu'on leur apporte de la campa-

gne : que dis-je ? Un légume qui vaut huit sols la mesure lorsqu'il est bon, le rustique Magicien dit à Monseigneur qu'il vaut cent livres dans un tems où il est mauvais, & on en donne le prix. Au reste j'ignore quelle récompense donnent les Grands à l'Esclave qui garde leur porte : elle doit être considérable ; car il a le secret de les rendre invisibles. Dans notre Isle, qu'un Citoyen vienne nous voir par amitié, par honneur, ou par besoin, il nous trouve toujours dans nos maisons quand nous y sommes : ici ce garde porte fait que l'on n'est pas où l'on est.

Tu vois que le peuple à son tour ne réussit pas mal en magie : mais ce qui t'étonnera peut-être encore plus, c'est qu'on voit sortir de son sein de jeunes Danseuses & Chanteuses qui persuadent aux Grands



& aux Riches que l'or & les diamans sont l'unique preuve de l'amour ; que plus elles partagent leurs faveurs (fût-ce aux Esclaves mêmes de leurs Amans) plus elles sont précieuses ; qu'elles sont en droit d'être aimées sans aimer , & qu'il faut recevoir d'une ame égale ce qu'elles donnent , poison ou plaisir. De quel philtre se servent-elles pour former de pareils attachemens ?

Ne te lasse point de me suivre , tu verras de la magie par tout. Tu t'es recrié sur l'incroyable voracité des Grands. Croiras-tu à présent qu'on puisse vivre sans manger ? C'est ce qui arrive ici à des sociétés nombreuses , qui , pour plaire à Dieu, sont vœu d'être inutiles aux hommes. Ces troupes d'élus sont sans fonds, sans industrie ; l'état ne leur assigne aucune subsistance ; ils

vivent pourtant, & sont aussi gras que ceux qui mangent. Si la mâne pouvoit tomber pour une Nation profane, je croirois qu'elle tombe dans leurs retraites.

Cette Nation nous a copié en bien des choses. Elle a des Lévites, des Rabins & des Grands-Prêtres. Il y a dans cette Capitale un Rabin qui bâtit un Temple en faisant courir tous les mois des morceaux de papier qui ont la figure d'un quarré long : ce sont, n'en doute pas, des *Talismans*. Pour les Grands-Prêtres portant Thiare, on en compte autant que de Synagogues particulières. Chacun aime la sienne comme un tendre époux aime une épouse accomplie : ils ont bien raison, car ils trouvent l'honneur, le repos & l'abondance dans leur mariage. Cependant admire la force d'un charme qui les poursuit !

toujours poussés vers leurs épouses par le feu dont ils sont consumés, & tous les chemins étant ouverts, ils sont repoussez sans cesse dans la Capitale par une Puissance invisible. Quel tourment ! on dit qu'un Magicien peut ôter le sort qu'un autre a jetté. Que les Grands-Prêtres n'en cherchent-ils un qui leur rende ce service dans une Ville où il y en a tant !

J'ignore si les Provinces ont leurs Magiciens ; mais dans chacune on a coutume d'en envoyer un, que le vulgaire met au-dessus des Grands, parce qu'il en craint beaucoup de mal : il l'appelle *Monsieur*. Ce personnage redoutable s'empare des vents & des nuées ; il tient dans ses mains la stérilité & l'abondance ; il est sujet à l'humeur : le peuple prie sans cesse qu'il n'en ait pas.

C'est un terrible fleau lorsque les Magiciens ont l'humeur mal-faisante : écoute, & bénis le Ciel de ce qu'il n'en est pas parmi nous. Dans notre Isle un mari trouve souvent dans son épouse plus d'agrément qu'elle n'en a ; cela est tout simple, il l'aime. Ici une femme perd tous les siens aux yeux de son mari deux mois après le mariage. Envain toute la Ville, avec tous les miroirs, dit-elle à *Monsieur*, que *Madame* est toujours charmante : Une Fée lui a apparu, l'a touché, & l'a convaincu que cela est faux. La femme piquée s'adresse au premier enchanteur qui se présente, & compose avec lui un signe ineffaçable qui se place sur la tête du mari, & ce signe, sans être aperçu (comprend moi si tu peux) signifie à tout le monde qu'elle est vengée.

Parmi nous un pere & une mere
chérissent leurs enfans : ils leur
partagent également leurs terres
& leurs troupeaux. S'ils mettent
quelquefois de l'inégalité, c'est
en faveur de ceux qui ont moins
de santé ou moins de talens. Ici
pour donner tout à un seul, on
enferme les autres dans des prisons
perpétuelles, où ils jeûnent, & se
sonnent périodiquement, & pour
surcroit, au milieu de tant de pei-
nes, on les oblige à chanter. Mais
que ne peut la magie sur les peres
& les meres ? Cet enfant adoré
auquel ils ont immolé tous les
autres, ils l'envoient à la guerre
pour se faire tuer. Tu ne connois
la guerre que par spéculation,
puisse-t'elle ne jamais se montrer
dans notre patrie !

A propos de guerre, cette nation
assiégeoit l'an passé une Ville ex-

trêmement forte ; c'étoit le boulevard d'une République voisine où la victoire s'étoit arrêté plus d'une fois. Tout annonçoit sa sûreté , ouvrages , soldats , artillerie. Deux Armées , l'une de terre , l'autre de mer , la rafraichissoient à volonté. Les habitans ordinairement plus sensibles aux besoins de la vie qu'à une belle défense qui les ruine , ne daignerent sauver ni leur blé ni leur bourse , ayant plus d'une porte libre & hors d'insulte. Le Gouverneur que la Renommée célébroit , rioit sur ses remparts. Malheureusement trop Philosophe il ne croyoit pas à la magie. Qu'arrive-t-il ? Un beau matin les Assiégés , on ne sçait comment , se trouvent dans la Place. Toutes les défenses étoient charmées , les mines , les canons , les épées & les Soldats qui furent bienheureux de

ce que le charme ne descendit pas jusqu'à leurs pieds. Pour le Gouverneur, il auroit été pris si le charme, un peu plus fort, eut seulement prolongé de six minutes son sommeil plus que létargique. Laissons la guerre, elle détruit les hommes, parlons de ce qui les conserve.

Dans notre Isle la nature fournit aux meres deux sources de lait pour nourrir leurs enfans ; elles s'en font un plaisir comme un devoir. Ici le lait tarit dans les meres trois jours après l'enfantement. Heureusement le maléfice n'a pas encore attaqué les femmes qui habitent la campagne. Si cela arrive, c'en est fait de ce peuple.

Il faut assurément que les femmes de cette Nation aient déplû à quelque grand Magicien. Dans la santé la plus fleurie, au milieu de

de la conversation la plus enjouée, qu'il survienne un tiers qu'on n'attendoit pas; voilà une femme qui n'a plus que des pensées confuses, qui perd la parole, qui est suffoquée. On n'appelle pas les Médecins qui ne sçachant comment traiter cette maladie mortelle, dont on ne meurt pas, se contentent de la nommer *Vapeurs*. C'est, n'en doute pas, un sort jetté sur le sexe. J'étois l'autre jour dans une maison où une femme demandoit à son mari quelques toises d'un linge percé de mille trous: le marchand qui avoit étalé, en auroit livré cent. Le mari refusa. Aussitôt cette infortunée porta la main à son front: *Quelle douleur insupportable!* dit-elle, il fallut la mettre au lit. Je maudis mille fois en moi-même la dureté du mari. Peut-être ce linge qu'elle vouloit placer sur sa tête, & autour de ses bras,

auroit conjuré le sort. On m'assure qu'autrefois , comme dans notre Isle , les femmes avoient de la taille ; aujourd'hui elles ont quatorze pieds de circonférence sous deux de buste. Tu connois les proportions , Ben-Josué , admirerois-tu tant la belle Judith , si elle avoit plus de tour que d'élévation ? Mais la nature ici ne se reconnoît plus. La magie a tout bouleversé. Elles ont une poudre dont les effets sont surprenans ; les vieilles se rajeunissent , & les jeunes se vieillissent. Le rouge de la nature , tu le sçais , & tu le vois , a des nuances différentes. Ici c'est un rouge ardent & uniforme qui colore tous les visages. On croit trouver cinquante femmes dans une assemblée , & on n'en voit qu'une.

Il est de jeunes hommes , & quelquefois des vieux qu'on oblige à

porter des talons où est imprimée une couche de cette poudre : je ne sçais quelle influence maligne elle répand sur eux. Sont-il en voiture ? On juge à la rapidité de leurs chevaux qu'ils ont toujours envie de se précipiter : on les laisseroit faire si la vie du peuple étoit en sureté sur leur passage. Je les croyois d'abord chargés de toutes les affaires de la ville, car ils sont partout ; on m'assure pourtant qu'ils ne font rien. On leur voit des pieds ; mais on cherche leur tête. On prétend que leur existence ne passe pas leur chaussure & leurs vêtemens. Tu vois que ce ne sont que des phantômes qui jouent l'humanité.

Je n'imaginois pas t'écrire une Lettre si longue ; mais la magie coule avec mon encre. Parmi nous qu'un Citoyen ait injurié ou frap-

pé son frere, ce qui arrive rarement, on le prive de la société, jusqu'au repentir qui arrive toujours ; & il rentre dans ses droits, lorsque l'outragé demande sa grace. Nous ne nous avisons pas de penser que le crime d'un insolent nous deshonne. Reconnois en tout la force des enchantemens qui gouvernent les François. Ils sont persuadés généralement que l'innocent est flétri, tandis que le coupable conserve tout son honneur ; & pour que l'innocent soit lavé, il faut qu'il tue ou qu'il soit tué.

Je ne finirois point si je voulois te détailler tous les prodiges qui frappent mes yeux chaque jour. La magie assaisonne tout. Les spectacles languiroient sans elle. Le premier où je me suis trouvé

montrait un homme qui haïssoit tous les hommes, parce qu'il les croyoit tous faux & méchans. Je fus extrêmement amusé du ridicule qu'il répandoit sur le vice ; j'imagine que les autres s'amusoient aussi, mais il falloit le deviner. Cette piece fut suivie d'une autre en racourci. Tout à coup les Spectateurs crurent de moitié : l'empressement entroit avec eux : j'en pris ma part sans sçavoir pourquoi : la scène s'ouvrit. Parut une jeune Princesse élevée dans un Palais où elle étoit servie & amusée par des Statues : une Magicienne en frappa trois, & aussitôt l'une dansa au son des instrumens dont jouoient les deux autres : on applaudissoit à tout rompre. Pour moi je quittai la place où j'étois moulu.

On me parla d'un autre spectacle transplanté d'Italie : mais durant quinze jours je ne vis que de la magie sur l'affiche ? *Le Combat Magique, Coraline Magicienne, Coraline Esprit Follet, la Sylphide, les Métamorphoses*. Toute la Ville y couroit. Enfin on annonça, *Arlequin Sauvage*, je courus à mon tour dans l'espérance de voir du naturel, je ne fus pas trompé. Ce Sauvage ressembloit aux habitans de notre Isle : ne connoissant que l'égalité, la justice, l'humanité & la bonne foi, il étoit bien Sauvage pour ce Pays-ci. Que ne puis-je te rendre toutes les bonnes choses qu'il débita, & le sel qui les assaisonnait ! Mais à qui les disoit-il ? Au lieu de nous demander de l'argent à la porte, il auroit fallu acheter des Spectateurs. Je crus

pour cette fois avoir évité la magie, lorsque subitement le Théâtre parut tout en feu, & à travers l'incendie, je vis ou je crus voir *le Soleil, la Lune, une Colonade . . .* Je ne sçus plus en ce moment si j'étois dans une maison ou sur une place publique, à une Comédie ou à une Fête pour une victoire. Je fus assez heureux dans mon étourdissement pour regagner la porte, & en fuyant, je maudissois la magie qui me poursuivoit par tout.

Le lendemain je crus me sauver à l'Opéra. C'est un troisième Spectacle où les sentimens se chantent & se dansent. On me l'avoit donné pour le plus noble des trois. Je m'attendois à voir sur la scène un Roi bien-faisant, ou un Citoyen assez grand pour rendre la liberté,

la vertu & l'abondance à sa patrie. Point du tout, je vis descendre un Génie, habitant de l'air, qui, selon les regles de son empire, maltraitoit tout le bon sens d'ici bas, & fit cent épreuves magiques pour s'assurer d'une Bergere dont je le croyois sûr avant qu'il se mît en frais. A peine pus-je lui pardonner la Magie en faveur de la Musique qui m'arrêta jusqu'à la fin.

Je fis trêve au Théâtre : je m'enfonçai dans ma chambre, & j'empruntai des Livres d'un Militaire qui passoit pour homme d'esprit. *Voulez-vous, me dit-il, des Livres courans que tout le monde s'arrache ?* Sans doute, lui répondis-je, je veux des meilleurs & des plus nouveaux, afin de connoître le goût présent de la nation. Il m'en livra une douzaine. Quelle fut ma

surprise ? L'un enseignoit l'art de faire des garçons : l'autre avec un *Bijou* arrachoit aux femmes le secret impénétrable. Un troisième détaillait les malheurs d'un Prince dont la Maîtresse étoit en deux : il invoquoit tous les Génies pour réunir la tête au corps. Le quatrième faisoit l'histoire d'un autre Prince également amoureux , livré à deux Magiciennes dont l'une bienfaisante étoit trainée par six colombes ; l'autre malfaisante , par six Chats-Huans : je n'eus pas la patience de voir ce qu'elles feroient de leur Eleve. Le cinquième déplorait la triste situation d'un jeune époux frappé d'un maléfice dont il ne pouvoit guérir qu'en faisant avaler au Grand-Prêtre un instrument de cuisine très-disproportionné avec la bouche humaine.

Le sixième présentoit un esprit qui s'incorporoit dans tous les sophas de la ville ; (ce sont des lits de jour , tu ne connois que ceux de nuit) & là en accomplissant sa pénitence , il enrégistroit tous les affronts qu'on faisoit aux maris. Le septième . . . Mais je t'ennuyerois , de la Magie partout. Je rendis la Bibliothèque dès le lendemain. *Ah ! je sçavois bien que vous les dévoreriez* , me dit mon Militaire. Point du tout , Monsieur , je n'ai fait que parcourir le tout . . . Mais n'auriez-vous rien sur la Morale , les Arts , le Commerce , la Marine , le Droit public , sur la nature du Contrat qui a donné un Souverain à la Nation ? *Nos Peres les lisoient* , me dit-il , & il me tourna le dos. Que te dirai-je enfin , on craint tant de laisser affoiblir le goût de

la Magie dans cet Empire, que le premier Livre dont on nourrit l'enfance ne montre que des rivières de lait, des montagnes de sucre, des palais de diamant, des villes bâties en l'air, & cent choses plus merveilleuses que des Sorcieres opèrent avec une baguette.

O mon cher Ben-Josué ! que diras-tu en lisant cette Lettre ? Me croiras-tu bien en sûreté au milieu de tant de Magie ? Je frémis à chaque pas, aussi je pense à mon retour. Me préserve le Ciel de quelque enchantement qui m'arrête ! car dans ce pays-ci on ne sçait ce qu'on est, pas même ce qu'on n'est pas. Un de leurs Magiciens vient d'annoncer que dans peu les hommes seroient changés en femmes, & les femmes en hommes.

E vj

(108)

Je me flatte pourtant qu'il y aura
une exception pour nous qui som-
mes le Peuple choisi.

*A Paris le 23 de la Lune de Casleu,
l'an 88 de notre Transmigration.*





PLAISIR

POUR

LE PEUPLE.



E Peuple qui par ses travaux est le soutien de l'Etat, n'a-t-il pas droit aux délassemens?

Aussi Athènes & Rome lui prodiguoient les Spectacles : Constantinople, Ispahan & Pekin lui payent le même tribut : Londres en fait autant ; Paris restera-t-il en ar-

rière ? On s'en apperçoit trop , le seul divertissement , que la populace se donnoit à ses frais , tire à sa fin : le Carnaval n'a plus de mascarades. N'est-il point à craindre que la tristesse ne gagne les Halles ? Et si le Peuple n'atteint pas aux honneurs , doit-il être privé des amusemens ? On lui annonce l'incomparable Foki , Philosophe Chinois , qui lui consacre ses merveilleux talens. Les Spectacles qu'il donnera , seront sans nombre , sans exemple & sans intérêt.

I.

Il débutera par des combats d'ombres : mais qui auront autant de jeu que des réalités. On verra deux armées en présence , citoyennes du même Etat ; l'une couverte de ve-
lours , l'autre de bure : celle-ci tou-

jours courbée vers la terre pour en tirer du pain, celle-là se reposant sur des magasins toujours remplis : mais sans rien perdre de son avidité, car elle disputera à l'autre le peu de pain qui ne sera pas entré dans les dépôts. Alors les lignes s'ébranleront : ardeur égale des deux côtés. Mais comme les bataillons faméliques n'auront pour armes que des hoïaux, des coignées & des faulx, la victoire se décidera pour l'autre parti qui fera tonner une artillerie complete. Et à l'instant les vainqueurs se jetteront sur ce pain de discorde, le mangeront, & par leurs signes feront encore entendre aux vaincus, que ne les pas manger eux-mêmes, c'est leur faire grace.

I I.

Il placera sur deux lignes opposées vingt-quatre Elephans dont chacun portera sur sa trompe un *Fakir*, c'est-à-dire, un Moine Indien. Au premier signal ces animaux secoueront, se jetteront & se renvoyeront les *Fakirs* comme autant de balons. Après une heure de cet exercice, les balotés poussés vers un même point, tomberont dans une grande cuve qu'ils rempliront de leur sueur. Il faut remarquer que suivant leurs légendes les *Fakirs* exhalent tous une odeur suave après leur mort, & Foki les rend par anticipation odoriférans pendant leur vie. Ainsi leur sueur sera un nouvel élixir aromatique qui se débitera *gratis*, & décréditera l'ambre & les parfums.

III.

A midi, afin qu'il soit jour pour tout Paris, il exposera aux Thuilleries une quantité prodigieuse de charmantes inutilités plus rares que les Singes, les Perroquets, les Chats d'Angora & les Magots de Saxe : chaque espèce étant douée d'une vertu *magnetique*, c'est-à-dire, attirant l'or comme l'aiman attire le fer. Sur le champ la fleur des deux Sexes arrachée de l'occupation de la toilette, par la force attractive de ces merveilleuses raretés, accourra au magasin, un rouleau de louis dans chaque main. A deux heures tout sera enlevé, & l'or restera pour être distribué au Peuple.

IV.

Un jour de grand vent il se rendra au Pont Royal, & avec des ailes artificielles il prendra son essor, traînant après lui vingt Cerfs-volans de 30 pieds de diametre, tous chargés de parchemins lucratifs, que le grand *Lama* Pontife de la Tartarie Mongolienne, a scélés de son grand sceau. Du plus grand Cerf-volant pendra un rouleau de chiffres, dont l'interpretation occupa long-tems les Théologiens Tartares. La principale proposition qu'on en tira fut celle-ci : *Sous peine de la colere céleste il faut se coucher sur le côté droit.* Ce point de doctrine alluma le flambeau de la discorde. Si le même malheur arrivoit ici, Foki se flatte de calmer les opposans, en secouant sur

(115)

eux les parchemins lucratifs, vrais talismans de tranquillité & de silence.

V.

Comme le Peuple est exclu du Théâtre par la raison qu'il lui faut du pain, Foki en sa faveur représentera à la Grève. Il donnera *Les Rufes de Cartouche*, Comédie à la mode où l'on pleurera ; & pour petite Pièce, il se fera apporter trois mille mots très-tendres sur des morceaux de papier roulés en forme de billets de loterie. Il en tirera deux mille au hazard, & ce sera un Opéra dans le goût de ceux d'aujourd'hui, qui sera chanté en Musique Japonoise. S'il s'aperçoit que le Peuple bâille, il n'exécutera que le premier Acte.

VI.

Il amene avec lui soixante Receveurs des tributs du grand Mogol, qui ont désiré de connoître l'Europe & qu'il engagera à se prêter au plaisir public. Ces habiles Empiriques prétendent que l'or est un esprit universel répandu par-tout. Ils en tireront de cent corps où nous n'en soupçonnons pas : des alimens, du sel, des étoffes les plus communes & généralement des mains de tout le monde. Ils prétendent encore, & ils le démontreront, que l'or bien appliqué peut changer les hommes à ne les pas reconnoître, par exemple un sot en homme d'esprit, une Bourgeoise en Duchesse. Ce n'est pas-tout, pour prouver jusqu'à quel point l'or est ami de

(117)

l'homme, ils puiseront de ce métal fondu dans un grand creuset, ils en avaleront à discretion & beniront le Dieu *Brama* de cette excellente nourriture.

VII.

Il tirera à la place de Vendôme un feu Chinois, c'est-à-dire, un feu figuré. On verra jaillir de la source du feu des bonnets de Docteur, mais fort petits pour les proportionner aux têtes qui les poursuivront : quantité de casques sur des girouettes, des batons de commandement qui chercheront des mains, des couronnes qui s'entrechoqueront en petards sans perdre ou gagner un fleuron, des encensoirs pour la Cour où l'artifice brillera superieurement. Chaque instant amenera du nouveau,

(118)

des Livres à milier poussés en gerbes, éblouissans en étoiles, pétillans en fusées volantes; mais il faudra être prompt au coup d'œil, car ils seront ensevelis aussi-tôt dans une épaisse nuit à l'approche de trois ou quatre volumes du dernier Regne qui jetteront un grand feu & bien plus durable.

VIII.

Il donnera l'expérience des *Vessies malalares* : ce sont dix beautés de la Cour du *Samorin*, qui les ont gonflées de leur souffle : ces Vessies ont la vertu de donner une maladie prétieuse qui distingue les Sultanes en Orient. Il invitera les Dames de Paris à présenter leur bouche au tuyau placé à l'orifice ; & par le moyen d'une clef mobile, on leur inspirera de

cet air de Cour un quart, un tiers, une moitié à volonté. C'est alors qu'on verra des changemens de couleurs, des bailemens, des attitudes violentes, des suffocations. On verra des vaporeuses incertaines entre le ris & les pleurs, & s'aquiter des deux tout à la fois. On avertit les Bourgeoises de respirer une doze plus forte, afin d'aider le peu de disposition qu'elles ont aux vapeurs ; on leur apprendra même à les placer. Il sera libre aux jeunes Seigneurs, & à tous ceux qui visent au titre d'agréables, de participer à la distribution.

IX.

Il établira sur le Pont-neuf une balance dont le point fixe sera à la hauteur de cent pieds, la lon-

gueur des rayons de cinquante ; & les bassins seront en équilibre à dix toises audessus de l'eau. Il placera d'un côté la bourse d'un plaideur opulent ; de l'autre le sac d'un plaideur indigent. Ce second poids sera emporté par le premier avec une rapidité surprenante. A l'instant même une flèche tirée par Foki abattra le point fixe de la balance ; & les deux poids tombant dans la Seine flotteront à la surface. Dans une Ville de la Chine traversée par un grand fleuve où Foki fit cette expérience, dix Mandarins des Tribunaux n'hésiterent pas à se jeter du pont dans le fleuve pour repêcher la Justice. En cas que les Mandarins François ne fassent pas de même, il se charge de la commission.

X.

Il fera l'essai de la poudre rétroactive jettée au vent. Quiconque en aura respiré (& personne ne pourra s'en défendre, tant son action est subtile) oubliera sa fortune présente pour ne se souvenir que de son état passé, & agir en conséquence. On verra dans cette ivresse de mémoire un Traitant grimper derrière son carosse malgré les remontrances de son Laquais ; un Monseigneur en mître embrasser un Ouvrier du second Ordre. Que ne verra-t-on pas ? Personne ne s'oubliera ce jour là, pas même les Nobles de la veille.

XI.

Il fera voir des Vampirs dont il a vérifié l'Histoire en traversant

E

la Hongrie. Il en exposera deux douzaines, hommes & femmes; d'abord sans vie tels qu'ils sont, mais avec des couleurs fraîches semblables à celles du sommeil. On les gardera à vue : mais cette garde ne les empêchera pas de sucer invisiblement les vivans, bien entendu qu'un sexe sucera l'autre) & de ressusciter le quinzième jour. Les Vampirs femelles ressusciteront six heures plutôt : ce sera la langue qui donnera le premier signe de vie, & l'on connoitra par les prémices de leurs gouts quelle espece de vivans elles auront sucé. L'une comptera des sacs d'argent, & riant jusqu'aux oreilles jettera sur ses Compagnes un regard de protection. L'autre une bourse vuide à la main demandera des Coureurs, des Pages, des bijoux, des meubles au par-

fait, & voudra jouer cent mille écus sur sa parole. Une troisième en mangeant des épices renvoyera d'un ton sententieux les Spectateurs à la huitaine. Celle-ci rimant en Dieu, dira qu'elle ne connoît qu'un genre de mérite : ne pas craindre le feu. Celle-là d'une main montrera le Ciel, & de l'autre fouillera dans la poche d'un bon croyant. Pour les Vampires mâles qui reprendront la vie il sera difficile de discerner quelle espèce de femmes ils auront sucé, parce qu'ils seront si changeans dans leurs goûts, dans leurs idées, dans leurs propos, dans la façon de monter leurs visages ; qu'on croira qu'un seul aura sucé toutes les femmes, ou que tous n'en auront sucé qu'une.

XII.

Pour bannir les soupçons injurieux à la foi conjugale , ou pour les éclaircir , il exposera sur la Place des Victoires une glace de cinquante pieds de diamettre où les maris verront leurs femmes avec une aigrette blanche si elles ont été fidèles. Sinon l'aigrette sera jaune , ou plutôt les aigrettes , car elles égaleront le nombre des infidélités. Foki previent les maris que pour voir nettement , il faut qu'ils ayent été fidèles eux mêmes. Pour le Public désintéressé il verra tout sans condition : Foki avertit encore que s'il est des maris qui craignent l'expérience solemnelle , il les satisfera dans le particulier en leur distribuant des portions de la grande glace , avec deux sifflets :

(125)

mais avec cette autre clause que si jamais ils viennent à publier le secret de leurs moitiés, la glace à l'instant se brisera, & il ne leur restera que les sifflets.

XIII.

Foki persuadé que la France n'avoit point encore vû d'*Antrophages*, vouloit en presenter dans l'exercice de leur barbarie; des *Cannibales* distingués dans leur patrie qui auroient mangé de la chair humaine, proportionément à leur degré d'élevation, le Capitaine plus que le Lieutenant, & le Général beaucoup plus que le Capitaine; mais depuis qu'il a entendu dire qu'icy comme là, les forts mangent les foibles, les grands mangent les petits, il s'est détaché de cette idée pour ne donner que du neuf, surtout à des François.

F iij

(126)

Ce n'est là qu'une foible ébauche, des talens de Foki. Au reste trop sincère pour déguiser son amour propre, il déclare hautement qu'il ambitionne l'affluence des Spectateurs & leurs applaudissemens : mais il veut ne les devoir qu'à son mérite. Il n'ira ni à ces tribunaux de désœuvrement qui se sont mis en possession de tyranniser le goût, ni aux toilettes des beautés célèbres quêter des Prôneurs. En s'occupant pour le Peuple, il travaille pour la portion du Public la plus véridique & qui dit le plus brusquement ce qu'elle pense.





LETTRE
A
UN GRAND.



ONSEIGNEUR,

Oubliez-vous que vous êtes né
Grand ? On vous a bercé de cette
importante vérité ; & vous la met-

F iij

tiez à profit vis-à-vis de vos Précepteurs, encore bien plus vis-à-vis du monde, lorsque vous y fîtes votre entrée. Qu'êtes-vous devenu ? Il ne tient pas à vos procédés qu'un Bourgeois ne se croie pétri du même limon que vous. On dit que les années changent les hommes ; ce n'est pas sur l'article de la *Noblesse* : mais quand cela seroit, est-ce à vingt-cinq ans qu'on oublie la fleur de son existence ? Malgré votre peu de mémoire, vous êtes toujours Grand : mais apprenez à l'être.

D'abord vous n'estimez pas assez votre Naissance. Voyez le cas que les autres en font : cet empressement qu'on a de prévenir votre réveil pour vous faire sa cour, ce silence jusqu'à ce que vous permettiez d'avoir une langue, cet encens toujours allumé, ces Gentilshommes qui briguent pour leurs enfans

(129)

L'honneur de vous servir à table, & pour eux celui de gouverner vos chevaux, ces vœux des Académies pour se décorer de votre Nom, ce titre même de *Monseigneur* qui marque une élévation à perte de vue : s'il vous plaisoit de prendre femme (& ne devriez-vous pas à votre âge en avoir déjà répudié une ?) Je sçais telle qu'on vous offriroit avec une fortune prodigieuse ; le Père a pesé votre alliance & seroit trop heureux si vous daignés, en acceptant ses trésors, faire le malheur de sa Fille. Tout ressent l'impression de votre Grandeur : les Loix, si vous le vouliez, plieroient sous elle ; la Religion même fait les ménagemens qu'elle vous doit, votre Pasteur aimeroit mieux vous gagner à Dieu que de sauver cent Artisans.

Mais de quel oeil voyez-vous :

E v

tous ces hommages ? On se relâchera, je vous en avertis. La Gazette vous néglige déjà : vous eûtes dernièrement un accès de fièvre, elle a oublié d'en instruire le Royaume. Si nous voulons que les autres sentent ce qui nous est dû, il faut en être pénétré nous-même. On ne vous entend jamais dire *un Homme comme moi !* jamais vous ne nommez vos Ancêtres ; ou si on vous met sur la voye à ne pouvoir échapper, vous rappelez uniquement celui qui étoit *né de lui-même (*)*. Je crains que vous ne nous disiez quelque jour que vous eussiez envié sa place : ne sentez-vous pas que vous valez mieux que lui, puisque vous êtes de tant de siècles plus noble ? Il

(*) C'est un mot de Tibère sur Curtius Rufus, qui étoit le Chef & l'Auteur de sa Noblesse. Tacit. *Annal.* L. 11.

commença votre Noblesse, & vous le citez par préférence ! Voilà une reconnoissance bien mal-adroite, c'est convenir d'avoir commencé. On doit se perdre dans une Maison aussi grande que la vôtre ; & si vous pouviez y faire entrer *Pharamond*, il faudroit vous réserver encore des antiquités plus reculées & plus ténébreuses.

Que vous êtes éloigné de cette émulation attachée à votre rang ! Vous souffrez paisiblement que le premier Baron François ait porté un autre nom que le vôtre. Comment reçûtes-vous ce Généalogiste qui vouloit vous trouver un Ayeul dans la Cour de *Charlemagne* ? Il vous quitta fort mécontent, en vous laissant à la troisième Race ; & ce Faiseur de Livres qui dans une Epître Dédicatoire prodiguoit les superlatifs sur la noblesse de votre

Sang & sur votre goût pour les talens ? Vous rayâtes l'article du *Sang*. N'est-ce pas rejeter le *Diamant* pour prendre le *Stras* ?

Ce n'est pas tout d'avoir une belle origine, il faut sçavoir l'afficher. On a fort bien fait de graver votre Nom sur votre Hôtel : les dedans n'en disent mot. Il y a trois ans qu'on y voit les mêmes meubles. Vos Porcelaines ressemblent à mille autres. Vos Vernis sont du second ordre. Je connois des Commis qui ne troqueroient pas leurs Lustres pour les vôtres. Vous n'avez que quatre Valets de chambre qui ne sont pas mieux mis que des Gentilshommes de Province un peu étoffez. Vous devriez du moins leur apprendre qu'il n'est pas jour à huit heures : on vous annonce un homme venu à pied ; il entre aussitôt, vous faites

pis, vous lui parlez : il ne s'attendoit qu'à vous voir habiller. Et à table, comment y êtes-vous ? On en est au second Service, & on ne vous a pas encore loué ! Aussi quels sont vos Convives ? Des Esprits géométriques qui appliquent la règle & le compas aux louanges ; au lieu de vous pourvoir de ces complaisans déliés, alertes, dont les yeux perçans voyent tout ; saisissent tout dans la Grandeur. Vous décideriez à votre aise : c'est ce que vous ne faites presque jamais. Avez-vous oublié le privilège de votre sphère, *de sçavoir tout sans avoir rien appris*. Eh quoi ! en vous mettant ainsi au niveau des autres, savez-vous ce qui arrivera ? Vous aurez proposé votre sentiment, on osera vous contredire. N'est-ce pas vous manquer ?

Cependant on parle de vous

dans le Public ; beaucoup moins que de vos égaux dont le moins brillant vous éclipse. On ne vous cite ni pour la beauté des Equipages, ni pour la richesse des habits, ni pour ces magnifiques fantaisies qui caractérisent la haute naissance. Mais on plaïsante sur je ne fais quelle prudence qui sent la roture Est-il bien vrai que vous avez les yeux ouverts sur vos revenus & sur votre dépense ? Comment voulez-vous que vos gens montent aux Sous-Fermes pour vous faire honneur ? Est-il bien vrai que vous vous arrangez , vous qui êtes né pour une belle profusion ? On ajoute que vous n'achetez plus sur votre nom ; que le Marchand ne vous vend qu'au prix courant comme à votre Suisse ; que ces gens de ressource à 20 pour 100. qui sont tant d'affaires avec

vos pareils, n'en font aucune avec vous. Eh ! mais, . . . d'une grande maison vous en ferez une bonne , & on nous donnera la Comédie du *Seigneur Bourgeois*. Chaque état a un ton de Maison.

Mais les *airs* Quel est le François qui ne les connoît pas ? Les petits airs , les grands airs. Ce sont les grands sans doute qui vous conviennent. Pourquoi ne leur convenez-vous pas ? Vous répondez aux Lettres, & votre écriture est lisible ! Vous vous guérites dernièrement d'une indigestion sans appeller les héros de la Faculté , sans allarmer la Ville ! Vous jouez , mais votre jeu n'est pas ruineux ! Vous avez un très-grand Hôtel , mais vous n'avez point de *Petite Maison* ! Faudra-t'il que ce Financier qui fut Ordonnateur des plats chez Monseigneur votre Pere ,

vous prête la sienne ? Ignorez-vous
 ce que c'est qu'un Cocher fou-
 gueux qui vous meneroit ventre à
 terre ? Vous n'avez encore écrasé
 personne ! Au contraire on vous a
 vû suspendre votre course pour
 calmer une dispute à coups de
 poing. Seriez-vous venu à bout de
 vous persuader que le Peuple est
 composé d'*hommes* ? Pourquoi vous
 voit-on si peu où vous seriez si
 bien ! De dix plaisirs bruyans qu'on
 vous proposé, *Bals, Pièces nouvelles*,
 vous en refusez cinq, comme si ce
 n'étoit pas une obligation de votre
 rang d'avoir toujours l'air de s'a-
 muser au sein même de l'ennui.
 Qu'à l'Opéra une Actrice se sur-
 passe, vous vous en tenez à l'ap-
 plaudissement : devez-vous croire
 que ces Sirènes ne chantent que
 pour chanter ? Ce Marquis votre
 ami, ami comme vous en avez en-

tre vous , est fatigué de celle qu'il protège : mais il la garde par air , comme il fait la guerre par air. Ces airs sont plus importans que vous ne pensez ; il en est un sur-tout qui doit se lever & se coucher avec vous , c'est l'air de protection ; il va mieux à la Grandeur que la protection même.

Il faut le porter dans vos Terres : mais c'est où vous êtes encore moins Grand. Ces Forçats de l'humanité qui ont l'honneur de labourer vos Domaines, trouvent un accès facile à votre Château ; ils se familiarisent au point de vous nommer *notre bon Maître* , & quelquefois vous descendez dans certains détails jusqu'à marier leurs filles & terminer leurs procès. *Monseigneur l'Intendant* leur paroît bien plus Grand , & ils ne vous croient pas fils de feu Monsieur votre Pere.

Croyez-moi. Quand on se laisse tant approcher, on donne de l'insolence aux Petits ; & je m'apperçois que je tombe moi-même dans le cas : Si vous étiez toujours environné de la splendeur de votre origine , j'étoufferois toutes ces vérités. J'en ai d'autres dont mon cœur veut se soulager.

Vous avez pris le parti des armes. N'étiez-vous pas déjà assez grand sans avoir de chemin à faire ? Votre début fut charmant : Vous voyez que je suis juste ; vos Mulets, vos Fourgons portoient les commodités & le luxe de Paris au milieu du Camp. Votre Table étoit la première en délicatesse , votre Jeu l'emportoit sur tout autre , & le soir vous vous délassiez à la Comédie. Les Villes de Flandre se souviendront long-tems des Bals que vous leur avez donnés. Bon tout cela ! à

merveille tout cela ! vous vous souveniez alors de votre Naissance. Voilà de la Grandeur.

Que vous avez baissé à votre dernière Campagne ! Si c'est votre étoile de diminuer avec l'âge, bientôt vous ne ferez plus de sensation. Vous étiez sur le point de partir, & à peine aviez-vous ordonné le nécessaire ! Vos Gens vous crurent distrait : ils vous firent cent représentations pour votre gloire, toutes fort inutiles ; & si une honte bien placée ne vous eût retenu, vous auriez couru à *franc-étrier*. Cela étoit bon du tems d'Henri IV.

Deviez-vous répéter pour votre honneur cette Cassette que vous perdistes à l'entrée du Camp ? Est-il vrai qu'elle étoit remplie de Plans, de Cartes Topographiques, d'Instrumens de Géométrie, de Livres

Militaires? Il y eut des paris qu'elle appartenoit à quelque Subalterne. Qu'alliez-vous faire à tous les travaux de l'Armée, aux Lignes, aux Tranchées, aux Batteries, questionnant, crayonnant? Vous ambitionniez apparemment la première place vacante dans le Génie: c'est ce que disoient de bons Juges; ceux qui figuroient le plus. Ignorez-vous donc que la Nature forme dans un Grand, un Général achevé, tandis qu'elle laisse aux autres la peine de se former eux-mêmes, comme ont fait *Vauban*, *Catinat* & *Valière*. Allez-vous m'objecter *Turenne*? C'étoit un Grand d'une espèce singulière & hors d'œuvre.

Enfin la Paix s'est conclue. Je m'attendois à vous voir reprendre votre Grandeur dans la Capitale.

Point du tout, vous allez voyager. Est-ce une mode que vous voulez amener ? & pourquoi voyager ? Pour connoître, dites-vous, le fort & le foible des Nations, qui après la nôtre méritent quelque attention. Il m'est revenu qu'à la faveur de l'*incognito* vous ne fréquentiez que les Manufactures, les Chantiers, les Ateliers, les Arsenaux, les Cabinets curieux ; que certains Commerçans & Artistes vous faisoient l'honneur d'aller dîner avec vous. C'est voyager en véritable *Allemand*. Un François qui voyage pour apprendre, fait tort à sa Patrie ; il ne doit se montrer aux Etrangers que pour leur enseigner notre politesse & nos modes. Mais qu'avez-vous appris ? Me pardonnerez-vous une surprise que j'ai faite dans votre porte-feuille ? J'y

ai lû des projets de nouvelles Manufactures, des moyens d'étendre le Commerce, de rendre la Terre plus féconde, de proportionner le luxe & la circulation des espèces aux besoins d'un Etat. Que sçais-je? Un système où les riches ne verroient plus de pauvres. Que vous importe tout cela? Pourvû que vous représentiez, & que partout on vous ouvre les deux battans.

Ce voyage vous a jetté à cent lieues de vous-même. Vous vous êtes coëffé de la qualité de Citoyen: ce titre est bien commun. *La Guerre*, dites-vous, n'est qu'une fermentation passagere: le Roi la fait bien & ne l'aime pas, s'il lui plaisoit de perpétuer la Paix, je deviendrois inutile. Inutile!... Effacez, si vous le pouvez, les Milords de la Finance,

(143)

dépensez plus qu'eux, employez tous les Ouvriers & les Marchands que vous payerez à loisir, soyez Très-Grand, & vous serez très-utile.

Mais, ajoutez-vous, l'Amour de la Patrie n'exige-t-il pas, quelque chose de plus que de la représentation? L'Amour de la Patrie & la Patrie elle-même..... Voilà de vieux mots, de vieilles idées des Grecs & des Romains qu'il faut reléguer à Bâle, à Amsterdam ou à Londres.

Les Livres vous ont gâté aussi-bien que les Voyages. Vous avez là que les Grands de Rome & d'Athènes servoient autant la République par les talens & les vertus, que par les armes : la plume, la parole, l'administration du trésor public, la négociation, tout leur alloit. Vous

avez lû qu'ils étoient modérés dans leurs maisons & prodigues pour le bien commun ; qu'ils payoient les dettes des pauvres , qu'il dotoient les filles , qu'ils faisoient des largesses au Peuple pour soulager le poids du travail & de l'inégalité ; & qu'il leur arrivoit de finir par tester en sa faveur ; tout cela est bon dans *Herodote* , *Plutarque* , *Tite-Live* , Bouquins , abandonnés aux Colléges. Lisez le *Nobiliaire du Père Anselme* , voilà votre vrai Livre. Vous y trouverez les Armoiries , les Titres , les Dignités , les Illustrations , qui font la grandeur.

Envain la chércherez-vous ailleurs. Le dernier règne a vû des Philosophes qui ont appris à penser à la Nation , des Poètes , des Orateurs qui ont élevé ses sentimens & corrigé ses vices ; des
Historiens

Historiens qui lui ont présenté les causes de son élévation ou les pronostics de sa chute, un génie hardi qui a joint les deux Mers pour la mettre à portée de tout, des Magistrats qui ont assuré son repos intérieur en fixant la Jurisprudence. Tout cela a-t'il fait des Grands dans l'Etat ? Ils n'avoient point d'Ayeux.

Tenez-vous en donc au mérite de la Naissance : c'est le centre où se réunissent tous les rayons de lumière. Ou si enfin vous êtes si amoureux de vertus, tâtez - vous le poulx, elles circulent avec votre sang ; elles ont passé de vos Ayeux à vous ; ce sont les vôtres & vous ne sçauriez les étouffer ni les perdre. Telle est la *force du naturel*, comme on nous la démontré en plein Théâtre. Vous n'avez qu'une seule chose à faire, & le Public

(146)

une seule à dire : il vit en grand
Seigneur. Si vous le faites j'ai l'hon-
neur d'être avec un très-profond res-
pect, sinon, avec une amitié cordiale,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur...



DÉCOUVERTE
DE
L'ISLE
FRIVOLE.



'AMIRAL Anson vient
de donner au Public
l'Histoire intéressante
de son voyage au tour
du monde : mais pour-
quoi a-t-il voulu nous dérober la
connoissance d'une Isle que la na-
ture a formée pour nous comme

G ij

pour lui ? Est-ce à cause du singulier qu'elle offre par tout ? Un Anglois craindrait-il de dire le vrai, lorsqu'il n'est pas vraisemblable ? Un François doit oser d'avantage. Peut-être a-t-il eu une autre raison, une raison d'Etat ; car dans son Manuscrit, je trouve cette apostille : » J'ai fait jurer toute » l'Escadre par la sacrée liberté » du Peuple Anglois de se taire, » upon the Frivolous Island, c'est-à-dire, sur l'Isle Frivole. », & moi je jure, par la soumission françoise, de parler. On verra qui, de l'Escadre ou de moi, gardera mieux son serment.

Il importe peu au Public de savoir comment le Manuscrit est tombé dans mes mains : Je trahirois, en le disant, celui qui a trahi l'Amiral. L'objet intéressant est une traduction fidèle, je m'y engage.

L'Amiral Anson, après avoir doublé le Cap Horn avec tous les dangers de la mer la plus orageuse, & du climat le plus terrible, après sept semaines de nouvelles tempêtes qui l'avoient séparé de la moitié de son Escadre, endommagé dans ses voiles, dans ses mâts, & dans tous ses agrêts, occupé sans cesse à fermer des voyes d'eau qui s'ouvroient d'un jour à l'autre ; réduit à trois vaisseaux infectés généralement du scorbut, ayant jetté plus de morts dans la mer, qu'il ne lui restoit de malades, & il lui en restoit encore trop pour les provisions qu'il avoit. L'Amiral en cet état projettoit encore d'enlever à l'Espagne ses meilleures Places en Amérique, ou du moins ses Trésors.

Jamais on n'eut plus besoin d'un lieu de rafraîchissement. Il cher-

(150)

choit l'Isle de *Juan Fernandez* entre le 34, & 35, degré de latitude méridionale. Un vent impétueux qui souffloit du Nord le repoussa vers le 45, dans cet espace immense de l'Océan, où l'on ne soupçonnoit aucune terre. Le pain étoit compté, l'eau étoit mesurée, encore deux jours, il falloit mourir de faim ou de soif. On alloit sans savoir où, l'orsqu'un Matelot cria terre. Toute terre est bonne à qui va périr : celle qu'on découvroit étoit à 16 lieues sud-Ouest. Cet espace fut bientôt parcouru, & le vent s'adoucissant près du terme, ils entrèrent la sonde à la main dans une baye au Nord de l'Isle, où ils jetèrent l'ancre. On se dépêcha de mettre à terre, on dressa des tentes pour les malades. Un bois qui borloit la baye en amphithéâtre, offroit certains Ar-

bres chargés de fruits qui ressembloient assez à nos Pêches, fruits tardifs, car c'étoit l'hyver de ce climat. On se jetta dessus ; mais on s'apperçut bientôt qu'on ne se nourrissoit pas. Ces fruits si beaux, si colorés ne renfermoient qu'une substance légère, ou plutôt une image de substance qui laissoit le même besoin : s'il y avoit à gagner, c'étoit de diminuer l'ardeur de la soif. Les Arbres participoient à la légèreté du fruit. Un Matelot en saisit un pour gagner un talus élevé ; l'arbre cédant le Matelot roula, & s'accrochant à un autre arbre pendant sa chute, ce dernier fut déraciné comme le premier. L'Amiral ne perdit point de tems pour chercher de l'eau douce, & des nourritures plus solides : il prend avec lui dix hommes parmi les moins malades, il marche à leur

tête, & perce dans les terres. Les premiers habitans qui se présentèrent, furent des Tigres : ces fiers animaux, avant que d'être aperçus, se jetterent sur la troupe ; mais leurs griffes & leurs dents n'étoient qu'un cartilage flexible, plus fait pour orner, que pour blesser : ce ne fut qu'un jeu. Après quatre heures de marche à travers la Forêt, nos braves entrèrent dans une plaine couverte d'arbrisseaux chargés de fleurs & de fruits. A cet aspect ils ne sçurent plus si c'étoit l'hiver ou l'été de l'Isle. Le doute ne fut pas long. Si les fruits qu'ils avoient trouvés au bord de la baye, nourrissoient peu, ceux-ci ne pouvoient pas même se manger, pures efflorescences chimiques. Le limon végétal s'étant épuisé pendant l'été en productions réelles, réelles à la façon du pays, ce li-

mon qui contient sans doute beaucoup de sels & de parties métalliques, produit en hyver *ces Arbres de Diane & de Mars, ces grapes de raisin*, & autres fruits que nous formons dans nos Laboratoires avec du mercure, du sel ammoniac, des métaux & de l'esprit de nitre. Les oiseaux venoient bêqueter ces végétations trompeuses, & sembloient se fâcher contre la charlatanerie de la nature : ils étoient trompeurs eux-mêmes : la plupart avec le volume de nos Faisans, n'avoient que le gozier aigu de nos Serins ; & pour entendre les Serins de l'Isle, il faudroit des tympans plus sensibles que les tympans Européens.

En avançant dans la plaine ils virent des chevaux attachés à des arbres, des hommes qui jouoient de divers instrumens, & des fem-

(154)

mes qui un soufflet à la main , faisoient voler la poussière. C'étoit leur façon de labourer la terre, terre aussi légère que la fleur de farine : le vent du soufflet traçoit les sillons, & les hommes semoient. A la vûe des étrangers tout prit la fuite, il ne resta que les chevaux : ressource utile s'ils avoient pû porter leur cavalier, ils plièrent sous le faix. Il fallut suivre à pié les traces des timides Laboureurs. Leur habitation n'étoit pas éloignée, l'allarme y avoit été répandue, ils se présentèrent en grand nombre, armés d'arcs & de faux pour en défendre l'entrée. La prudence de l'Amiral ne s'endormit pas. Il convenoit de fléchir l'ennemi plutôt que de le vaincre : il s'arrêta à la portée de l'arc, & fit poser les armes à sa troupe, les bras étendus vers les combat-

(155)

tans. La nature est entendue par tout : les femmes qui étoient en seconde ligne se détacherent, & vinrent à nos Voyageurs en dansant. La faim danse bien mal, il fallut pourrant se prêter à la belle humeur des Danseuses, qui les menerent à leurs maris sans rompre la mesure.

On entra dans l'habitation ; on devina leurs besoins par leurs signes, on leur servit du pain & des viandes : leurs hôtes furent très surpris de les voir manger ce qui auroit rassasié trente Insulaires : mais ils l'étoient bien plus eux-mêmes de sentir encore une faim dévorante. Le pain avoit la légèreté de nos oublies, & la viande peu compacte étoit presque sans consistance ; un mouton égal en volume aux nôtres, ne pesoit que dix livres. Et qu'ils trouverent de plus réel,

Gvj

(156)

ce fut l'eau. L'idée du vin ne se présenteoit pas à eux ; on leur en offrit pourtant ; c'étoit une liqueur moussieuse, ou pour parler exactement de la mousse toute pure, qui ne faisoit qu'une illusion agréable. Tant de Phénomènes embarrassoient l'Amiral : mais ce n'étoit pas là le moment d'exercer sa Physique. Il étoit question de reprendre des forces. On suppléa à la qualité des alimens par la quantité, & on convint enfin qu'on avoit mangé.

L'Amiral n'attendit pas la fin de sa digestion pour penser à ses frères (c'est une expression que la bonne compagnie ne passe qu'aux Prédicateurs, mais elle est de lui) tandis qu'il cherchoit à se faire entendre aux honnêtes Insulaires, il fut interrompu par deux hommes armés qui n'avoient pas l'air si obli-

(157)

geant. C'étoit deux Exaeteurs des Tributs, qui faisoient respecter le Souverain : ils entraînoient un habitant du lieu, chargé d'un fardeau ; une jeune femme suivoit toute en pleurs, on lui enlevoit son mari & son lit : les Exaeteurs lui rendirent un colier de verre ; elle essuya ses larmes & chanta. Après cette courte distraction l'Amiral reprit les signes qu'il avoit commencés ; il s'avisa de ranger onze pierres sur la même ligne en se désignant lui & sa petite troupe ; après il en ajouta trois cent pour représenter tous les hommes de l'Escadre en montrant le côté de l'Isle où s'étoit fait le débarquement, il fut compris. Mais comment tirer d'une petite habitation de quoi les nourrir ? Un vieillard le prit par la main, & le conduisit à un point de vûe d'où il dé-

(158)

couvrit une Ville maritime qui lui parut aussi grande que Londres. Il en prit le chemin sur le champ, la marche ne fut pas longue; il y avoit une nombreuse garde à la porte où ils furent arrêtés.

C'est une Loi dans la Capitale de l'Isle Frivole de n'y recevoir aucun étranger que sur la preuve de quelque talent utile, dont le Gouverneur lui-même fait l'examen. Il se présenta accompagné d'une troupe de Pantomimes, qui l'empêchoient de s'ennuyer dans l'exercice de son ministère.

Qui êtes-vous? Leur demanda-t-il en les regardant en pitié. L'Amiral fut bien surpris de s'entendre questionner dans une Langue qu'il savoit, en Langue François. » Nous sommes Sujets, répondit-il, du » plus grand Monarque de l'Euro- » pe « ; Il faut, reprit le Gouver-

(159)

neur, que votre Europe soit bien pauvre; ce n'est pas la première fois qu'elle nous envoie des hommes qui ne sont vêtus que jusqu'aux genoux, & mal vêtus. Par la lumière! si mes gens étoient en aussi mauvais ordre, on me chasseroit de ma place: Mais que demandez-vous? » D'entrer dans votre Port pour nous radouber, & nous rafraîchir ». Quels sont vos talens pour être admis dans la Ville de l'Esprit? » J'ai à bord, dit l'Amiral, des Constructeurs qui savent doubler le Mouvement d'un Vaisseau par la coupe; on se mit à rire. Des Ouvriers en Mines à qui la terre ne sauroit dérober ses Trésors: on rit encore plus. Des Chirurgiens qui pénètrent l'intérieur du Corps humain, comme vous voyez la surface »: on éclata à ne plus s'entendre.

L'Amiral se recueillant un peu,

imagina que pour mettre les Rieurs
 de son côté, il falloit citer quelques
 talens supérieurs, & plus scientifi-
 ques. Il avoit sur l'Escadre des Sa-
 vans qui avoient quitté les délices
 de Londres pour constater la figure
 de la terre, & fixer les longitudes.
 » Nation sage & éclairée, reprit-il,
 » j'ai aussi sur mes Vaisseaux des
 » Géographes qui connoissent la
 » Terre, comme vous connoissez
 » votre Ville; des Physiciens pour
 » qui la Nature n'a point de secret;
 » des Mathématiciens qui savent
 » mesurer, peser, nombrer toute
 » la Création: & moi, qui vous
 » parle, je puis, sans quitter cette
 » place, vous dire par la Trigo-
 » nométrie la hauteur de cette Tour
 » que j'apperçois à deux mille pas «.
 On étoit las de rire; le mépris suc-
 céda; le Gouverneur tourna le dos,
 & la barrière se refermoit. *Mylord,*

(161)

lui dit un curieux de la foule en mauvais Anglois, laissez-là tous ces grands talens qui ne vous ouvriront jamais le plus petit guichet. J'ai été reçu dans cette Ville, & j'y ai fait ma fortune en chantant. » Sublime » Gouverneur, s'écria l'Amiral, » Génie lumineux, comment oubliois-je de vous dire que notre » Nation excelle en Danse, en » Musique & en Cuisine ! « Le Gouverneur revint sur ses pas, on battit des mains. Richard Walter, Chapelain du *Centurion*, tira une Flutte traversiere, instrument inconnu aux Frivolites ; il en joua, & nos Marins, sans excepter l'Amiral, danserent une Matelote qui fit tomber pour un mois toutes les danses de la Ville. Il y auroit eu cent portes, on les eut ouvertes. Cependant les Gardes de la Barrière retarderent l'entrée pour quel-

(162)

ques minutes : ils fouillèrent les étrangers pour savoir s'ils ne portoient rien qui fût sujet aux droits. Ils trouverent dans la poche de l'Amiral un Etui de Mathématique, qui ne ressembloit pas à ceux de l'Isle, il fut confisqué en attendant les poursuites ultérieures.

Enfin le Gouverneur se mit en mouvement, & nos Anglois suivirent. Ils ne s'attendoient pas, chemin faisant, à voir rouler des Equipages dans le goût de Paris & de Londres. La marche se termina à un Palais immense : c'étoit celui de l'Empereur. Il y a douze cours à traverser avant que de pénétrer à ses appartemens. Ces cours sont environnées de bâtimens avec des boutiques. Là, outre les Officiers du Monarque, sont logés dix illustres de tous les Métiers, qu'on juge les plus nécessaires à l'Etat.

(163)

Les Brodeurs, les Vernisseurs, les Bijoutiers, les Marchands d'Odeurs, les Fabriquans d'Etrennes, les Ouvriers en Lustres, les Compositeurs de Desserts figurés, les Inventeurs & les Contrôleurs de Modes, les Peintres pour les Voitures de ville, les Maîtres à Danser, & les Faiseurs de Romans qui sont obligés en commun, & solidairement d'en donner un chaque semaine.

On arriva enfin aux Appartemens de l'Empereur. Sa Toute-Elégance (c'est le titre qu'on lui donne) y délibéroit avec ses Ministres sur une proposition qui tenoit toute la Ville en suspens. Il s'agissoit de décider si on logeroit les Evantailistes à la Cour. On agitoit vivement la question. Mais il parut encore plus important pour le moment de voir les Etrangers qui furent introduits. Il falut donner en

présence du Conseil de nouvelles preuves des talens dont le Gouverneur avoit fait le rapport. Richard Walter avec sa Flutte, tâcha de se surpasser, & les Danseurs à l'envi. Mais le talent de la cuisine que l'Amiral avoit jetté en avant, n'étoit pas encore éprouvé. Il exécuta avec son Cuisinier, qui heureusement étoit de la troupe, un *Pouding* quintessencié : le Monarque & les Ministres en mangèrent ; & sur le champ l'ordre fut signé pour ouvrir le Port à la petite Flotte, qui effectivement y entra le lendemain. Il étoit tems pour ces malades affamés ; car il en étoit mort dix pendant la nuit autant de besoin que de maladie.

Il est peu de Nations plus serviables que les Frivolites de la Capitale, pourvû qu'ils soient bien payés. On porta aussitôt aux

(165)

Etrangers des rafraîchissemens de toute espèce ; mais quand il fallut en compter la valeur , ils ne tinrent plus rien. Les Frivolites ne connoissent ni or ni argent. Ils ont pour monnoye des pièces d'Agathe , des *Agathines*. A la vûe des Chellins & des Guinées d'Angleterre , ils rembalèrent leurs provisions. L'Amiral sentit la nécessité de procéder par échange. Des Vaisseaux Marchands auroient été moins embarrassés. Il se souvint pourtant qu'il avoit à bord quelques pièces de dentelles & de rubans ; il se fit dresser une espèce de Théâtre , & débuta par le ruban. Il apperçut une impression vive de plaisir dans les yeux de la multitude : mais pour savoir quel parti il en tireroit , il en coupa une aune. A l'instant un Boulanger s'avança , & jetta vingt li-

(166)

vres de pain sur le Théâtre : le Boucher, le Pâtissier, les Marchands de Vin & de Liqueurs eurent leur tour ; en sorte qu'avec dix ou douze pièces de ruban, la Flotte se trouva suffisamment approvisionnée pour un jour. L'Amiral en établissant la proportion, trouva qu'avec la totalité de ses rubans, il pourroit nourrir son monde pendant un mois.

Sur le midi on lui annonça que l'Empereur viendrait le jour même visiter l'Escadre. Il n'avoit pas oublié les reproches du Gouverneur sur le mauvais ordre des habits ; il ordonna un air d'ajustement, un air même recherché à l'équipage ; après quoi on se mit sous les armes & sur deux lignes qui aboutissoient au *Centurion*. L'Empereur chercha des yeux l'Amiral, & eut peine à le reconnoître.

tre : il l'avoit vû la veille dans ce négligé qui sied bien sur un Vaisseau, & si mal à la Cour. Il porta la main à ses cheveux, il en mania les boucles avec une attention singulière : il trouva que celles qu'on formoit dans l'Isle, n'en avoient ni les graces, ni l'ensemble. Le Capitaine du *Gloucester* causa bien une autre surprise ; l'Impératrice en tâtant sa frisure y mit trop d'avidité & de rudesse ; c'étoit une perruque, elle la sépara de la tête, & crut avoir arraché la peau au malheureux *Mitchel*. Ces riens causerent des événemens dont nous parlerons dans la suite.

L'Empereur continua sa marche. Il trouva les Vaisseaux monstrueux, & désagréables à la vûe. Pour pièce de comparaison, il monroit sa Marine, qui faisoit face dans le Port ; des espèces de Chaloupes

élégamment couronnées. Les pou-
 pes étoient en marquetterie par-
 semées de nacre ; les voiles de
 pourpre & les cables de soye. Il
 monta sur le Centurion. Les Fri-
 volites n'avoient jamais vû, ni fu-
 sils, ni canons, ni bombes, ni bou-
 lets : ils regardoient tout cela fort
 rapidement sans faire une question.
 L'Amiral n'en fut pas fâché, il n'é-
 toit pas assuré d'être long-tems
 dans la faveur : & en cas d'évène-
 ment, il étoit bien aise de con-
 tenir les Insulaires, autant par la
 surprise, que par la force de son
 artillerie. Cependant il voulut
 donner quelque nourriture à la
 curiosité. Il fit remarquer la coupe
 & la manœuvre des Vaisseaux : les
 pompes & le cabestan : le Monar-
 que bâilla & toute la Cour à l'u-
 nisson. Il finit par la boussole. „
 Le pays d'où nous venons est éloi-
 gné,

(169)

gné, dit-il, de plus de 6000 lieues : c'est ce fer mouvant qui nous a conduit : „ il essaya d'expliquer les rapports de l'aiguille aimantée avec les poles. Il parloit à des sourds : mais non à des aveugles. Les yeux de l'Impératrice venoient de tomber sur une caisse de rubans que le hazard avoit laissée ouverte ; elle en saisit une pièce avec avidité, & l'Amiral l'occasion de faire sa cour en livrant tout le magasin. L'Empereur en distribua quelques rouleaux, & se réserva le reste en demandant si c'étoit tout. » J'en avois davantage ce matin, répondit l'Amiral, je les ai échangé contre des vivres. C'est la seule monnoye que vos Marchands ayent voulu recevoir de nous. *Ils n'en jouiront guères*, dit le Monarque, *pour vous soyez tranquille*. En effet il ordonna au Trésorier de l'Etat

H

de lui compter dix mille Agathinès ; somme qui pouvoit suffire pour la nourriture d'un mois. Le lendemain il émana du Trône une Déclaration, qui enjoignoit aux Vendeurs qui avoient été payés en rubans de les rapporter au Bureau des Mòdes ; & le Bureau eut ordre d'analyser le ruban pour en établir une Manufacture.

L'Amiral tranquille sur les provisions de bouche, ne l'étoit pas sur le radoub de ses Vaisseaux ; il lui falloit du bois. Celui qu'il avoit apperçu dans l'Isle étoit trop tendre & trop frêle pour cet usage. Il s'informa : on lui donna connoissance d'une Forêt à la distance de dix.lieues, la seule où les arbres, par la qualité particulière du sol, fussent durs & résistans. Il partoit pour la reconnoître, lorsqu'il lui vint un ordre d'aller fri-

fer la Cour. Il fut très-embarrassé pour obéir. Il crut trouver une ressource dans trois Valets de Chambre-Barbiers, qui avoient perfectionné leur goût à Paris : *Jacques Quick, Thomas Ball, & Georges Shaver* : l'Amiral les nomme, parce qu'ils vont jouer un assez beau rôle. Il se fit accompagner du Colonel *Cracherode* qui commandoit les troupes de terre & des deux Capitaines *Mitchel & Saunders*. Assûrément ni eux ni lui ne comptoient mettre la main à l'œuvre. Ils se tromperent ; l'Empereur présenta sa tête à l'Amiral. L'Impératrice & deux Princes, l'espoir du Trône, s'emparerent du Colonel & des deux Capitaines. L'Amiral s'excusa aussi bien qu'eux, en disant qu'ils possédoient bien toute la théorie de cet Art, mais qu'ils manquoient de pratique. Du

rant ce propos un Courtisan rioit malignement ; & l'Amiral avoit senti de l'antipathie pour lui avant même qu'il eut ri. Les Valets de Chambre furent ici les vrais Acteurs. L'ouvrage alloit , & le Monarque s'avisa de demander à l'Amiral de quelle Nation Européenne il étoit ? *De la première* , répondit-il : *Vous êtes donc François* , reprit le Courtisan rieur. Cette conséquence ne fut pas du goût de l'Amiral , qui en se déclinant *Anglois* , voulut prouver sa proposition ; le Courtisan sa conséquence. La dispute s'échauffoit & la frisure finit à la gloire des trois Artistes qu'on logea dans la deuxième Cour du Palais. Ce furent les hommes du jour. Pour leurs Maîtres ils ne remporterent que beaucoup d'indifférence , & peu de estime. L'Amiral retourné à l'Escadre réfléchit.

(173)

soit assez tristement sur cette aventure. Le froid avec lequel il avoit été congédié, ce Courtisan qui avoit pris le parti de la France, la Langue Françoisse répandue à la Cour.... y avoit-il des François dans l'Isle? Mais comment y seroient-ils venus sans qu'il en eût jamais rien transpiré en Europe? Et s'il y en avoit, pouvoit-il se flater d'une bonne intelligence avec eux? L'incertitude est cruelle. Il alla voir ce Courtisan, dont il étoit mécontent : s'il existoit des François dans l'Isle, celui-là devoit l'être.

Le Courtisan, après avoir un peu joué de son embarras, déchira le voile. „ J'étois à Paris, lui dit-il, „ en 1719. lorsque tout le monde changeoit son or contre du „ papier. Je ne suivis pas la mode, „ parce que je n'avois point d'or.

H iij

» Mais en m'intriguant pour procu-
 » rer du papier à ceux qui en vou-
 » loient, j'amassai de l'or. J'étois
 » jeune au milieu d'une Ville de
 » dépenses & de plaisirs : Je dissipai
 » aussi promptement que j'avois
 » acquis. Il ne me resta que des
 » passions, & je m'apperçus bientôt
 » que n'ayant plus d'or, je n'avois
 » plus de mérite. Il me vint en idée
 » d'aller chercher du mérite au Pé-
 » rou : je la communiquai à quel-
 » ques amis, ils la goûterent pour
 » eux-mêmes. La Colonie grossit
 » insensiblement, nous nous em-
 » barquâmes à la Rochelle pour
 » *Porto-Bello* au nombre de cent
 » soixante. La navigation fut heu-
 » reuse jusqu'à la hauteur des Isles
 » Antilles : mais un vent contraire
 » qui se soutint avec opiniâtreté
 » nous porta sur les côtes du Bresil.
 » Il ne fut plus question de Porto-

(175)

» Bello. Le Capitaine pour tirer
» parti du contre-tems forma le
» dessein d'aller à Lima, où il es-
» péroit de se défaire de ses mar-
» chandises avec avantage. Nous
» tournions l'Amérique. Nous pas-
» sâmes le Détroit de *le Maire* :
» & c'est au sortir de ce Détroit
» que tous les vents nous atten-
» doient pour nous offrir la mort
» à chaque minute. Des tempêtes
» qui ne s'appaisoient que pour
» reparoitre plus furieuses, nous
» poussèrent & repoussèrent long-
» tems d'abîme en abîme.

» Le vingtième jour nous étions
» bien persuadés qu'il n'y avoit
» point de terre dans le parallele
» que nous courions : & lorsqu'à
» travers tant d'horreurs nous a-
» bordâmes à ce monde inconnu,
» nous doutions de la vérité de
» notre estime. N'étoit-ce point

H. iiii

(176)

» le Pérou qui s'offroit à nous ?
» Quoi que ce fût, c'étoit une terre
» enfin. Elle nous présenta d'abord
» un rocher fort élevé : nous y
» montâmes pour découvrir le pays
» où le sort nous jettoit. A peine
» fûmes nous au sommet que le
» Vaisseau que nous voyions à nos
» piés chassa sur ses ancres, & un
» coup de vent nous le fit perdre
» de vûe pour toujours avec le
» Capitaine & les Matelots. Sans
» doute ils ont trouvé la fin de leurs
» maux dans le sein de l'Océan.
» Nous errâmes d'abord de bourga-
» de en bourgade sans autre dessein
» que celui de vivre. Ensuite nos
» idées se tournèrent du côté de la
» Capitale : les grandes Villes sont
» plus fécondes en ressources. Nous
» en étions à 200 lieues. Que de
» peines à souffrir pour y arriver !
» mais la consolation fut prompte.

» Les Frivolites s'apperçurent
 » combien nous leur étions néces-
 » saires. Ils étoient justement dans
 » cette disposition d'esprit où un
 » peuple cherche à sortir de sa
 » barbarie. Ils n'avoient encore ni
 » lustres, ni sofas, ni bijoux, &
 » les visages des femmes n'étoient
 » pas encore vernis. Mais on com-
 » mençoit à multiplier les lumie-
 » res, à élargir les chaises, à tailler
 » le verre à facettes; & les fem-
 » mes, lorsqu'elles vouloient re-
 » présenter prenoient d'un élixir
 » qui, en fouettant le sang animoit
 » leurs couleurs. La finesse de la
 » cuisine, les ornemens de la table,
 » les prestiges de la parure, l'élé-
 » gance des meubles, la variété
 » des équipages, les broderies,
 » tout cela s'ébauchoit. On igno-
 » roit les modes: mais on conve-
 » noit qu'il n'étoit plus possible à

(178)

» une honnête femme de porter
» une robe toute une saison , &
» en général d'avoir toujours la
» même forme d'habit , comme
» on a le même nez.

» Les mœurs tendoient aussi à
» se dépouiller de leur rudesse. Les
» airs maniérés, les complimens,
» le bon ton, les vapeurs, les
» soupers divins, les dépenses de
» fantaisie, les amitiés des lèvres,
» les amours d'un jour, toutes ces
» fleurs d'urbanité étoient dans le
» bouton, n'attendant qu'un coup
» de soleil pour éclore. Les maris
» ne sentoient pas encore le ridi-
» cule d'aimer leurs femmes : mais
» ils y trouvoient déjà de la gêne.
» Les femmes n'avoient pas encore
» abandonné les soins domestiques,
» pour ceux de la toilette : mais
» une voix secrète leur disoit qu'el-
» les étoient nées pour un rôle

(179)

„ agréable & brillant. A peine
„ comptoit-on quelques Seigneurs
„ qui eussent le courage de dépen-
„ ser au-delà de leurs revenus : mais
„ depuis quelques années on y étoit
„ juste. Enfin les Frivolites n'a-
„ voient pas encore le goût ; ils
„ avoient seulement du goût pour
„ le goût.

„ Mais malgré cet heureux na-
„ turel , qu'il en coûte Milord ,
„ pour former une Nation ! „ *Mi-*
lord à ce propos fronça le sourcil. Il
voulut parler de Loix , de vertus , de
Sciences , d'Arts utiles pour remplir ce
grand objet. „ Vouliez-vous donc ,
„ reprit le François , que nous mîs-
„ sions cette Capitale en bonnet
„ de nuit ! Tous ces Arts qui ré-
„ jouissent les yeux , qui embellis-
„ sent les passions , ils les tiennent
„ de nous , nous avons poli leurs
„ vices & ils ont adopté notre Lan-

H vj

„ gue qui a donné du jeu à leur
 „ esprit. Heureusement à notre dé-
 „ part de France chacun s'étoit
 „ muni d'une Bibliotheque de po-
 „ che, (que faire sur un Vaisseau !)
 „ tous livres de goût. Des Romans
 „ délicieux, des Comédies petil-
 „ lantes d'esprit, des Tragédies
 „ galantes, des Opéra d'amour
 „ fondu. Vous ne sçauriez croire
 „ avec quelle sagacité ils en ont
 „ imité les graces. Nous comptons
 „ aujourd'hui six cens Poètes, &
 „ deux mille Romanciers. Vous en
 „ jugerez vous-même : lisez cette
 „ Comédie faite par un grand de
 „ la Cour, & ce Roman dont un
 „ Magistrat est le pere.

„ Au reste la Colonie a semé
 „ pour elle-même. On nous a tous
 „ distingué dans l'Etat, moi sur
 „ tout pour qui on a créé une Char-
 „ ge de la Couronne. Vous parlez

„ au grand Contrôleur des Modes.

„ Cette place a bien des fleurs :
 „ mais elle a ses épines. Une mode
 „ avec ces gens-ci vieillit en quin-
 „ ze jours. Il faudroit être plus que
 „ François pour toujours fournir.
 „ Ah ! si le sort ne nous eut pas en-
 „ levé notre Vaisseau il étoit
 „ chargé de tout ce superflu de
 „ France, qui est ici le nécessaire.
 „ Que de modèles pour cette Vil-
 „ le ! ce ruban qui vous fait tant
 „ d'honneur , il y a long-tems qu'il
 „ y figureroit. On ne sauroit tout
 „ faire à la fois. Il faut des siècles
 „ pour égaler Paris. On a sans dou-
 „ te beaucoup perfectionné depuis
 „ notre départ. J'ai apperçu com-
 „ mé tout le monde un nouveau
 „ goût dans la frisure que vous avez
 „ apportée.

„ Mais pesez bien , Milord , ce
 „ que je vais vous dire. Ou c'est

„ votre dessein de vous établir dans
 „ cette terre ; ou ce ne l'est pas ?
 „ Si ce ne l'est pas, que vous im-
 „ porte d'y acquérir de la considé-
 „ ration en y montrant des nou-
 „ veautés ? Si ce l'est, gardez-vous
 „ désormais d'en produire aucune
 „ sans mon agrément. Vous les te-
 „ nez toutes de la France ; avouez-
 „ le de bonne foi. Faites-lui en
 „ hommage. Sans cela malheur à
 „ vous, notre credit est grand.

Loin de me fixer ici, répondit l'A-
 miral, *je vous offre de vous ramener*
dans votre Patrie que vous regrettez
sans doute. „ Nous l'avons regret-
 „ té, il est vrai, répliqua le grand-
 „ Contrôleur, nous craignîmes
 „ long-tems de ne pouvoir subsis-
 „ ter des alimens de l'Isle ; & nos
 „ frayeurs augmentèrent beaucoup,
 „ lorsqu'après quelques années nous
 „ nous appercûmes que notre chair

(183)

„ se raréfoit, se subtilisoit, que
„ notre substance se dissipoit. En
„ prononçant ces mots, il fit une
„ gargouillade, & donna du pié
„ dans un lustre. Croiriez-vous, a-
„ jouta-t-il, que je ne pese plus que
„ cinquante livres ? Les enfans que
„ nous avons faits dans les premiers
„ tems de notre transmigration,
„ nous n'osions les toucher. Ces
„ jolies machines avoient apporté
„ du sein de leurs meres des ressorts
„ extrêmement délicats, trop déli-
„ cats pour se joüer avec les forces
„ de l'Europe dont nous conser-
„ vions encore une partie. Mais
„ insensiblement les proportions se
„ sont établies entre notre consti-
„ tution & la nature de l'Isle : &
„ nous vivons heureux avec un
„ peuple qui a l'imagination cou-
„ leur de rose.

L'Amiral avoit la sienne couleur

de bois, très enfoncée dans la forêt; il y alla, & il en revint content. Cependant il falloit un ordre du Souverain pour couper: il demanda une audience qui lui fut refusée; il l'auroit peut-être obtenue par le moyen du grand Contrôleur, mais la confiance n'étoit pas établie entre eux. Il s'adressa à d'autres Favoris, dont aucun n'osa porter sa demande aux pieds du Trône. Quand la faveur manque on doit recourir aux voyes ordinaires. Il se présenta au premier Ministre un Placet à la main. Tous les Placets qui étoient soupçonnés de causer le moindre déplaisir au Monarque étoient supprimés. Le sien eut le même sort, Il repassoit les antichambres d'un air soucieux. Il fut arrêté par un Seigneur espece de Philosophe qui pensoit trop singulièrement

pour faire son chemin à la Cour ; mais il y étoit souffert à cause de la grandeur de sa naissance : il questionna l'Amiral sur la position , le Gouvernement , la Marine , le Commerce de l'Angleterre. L'Amiral fut étonné du sérieux des questions , les premières de l'espèce qu'on lui eût faites. Après lui avoir répondu , il lui exposa le sujet de son chagrin. *Vous ne voyez pas en plein jour* , lui dit le Questionneur , *n'avez-vous pas donné à l'Empereur trois hommes importants, sur tout Quick qui le coëffe. Vous cherchez bien loin ce que vous avez dans vos mains : & il le quitta.*

Il faut que la fierté Angloise ait d'abord été un peu blessée de la voye subalterne qu'on lui suggeroit ; car il fait une réflexion héroïco Philosophique , qu'il n'y a rien de bas pour qui sert sa Patrie. Il alla

(186)

donc trouver *Quick*, son Valet de Chambre, à qui par un reste d'habitude il parla en maître. *Quick* répondit en indépendant. L'Amiral mit du moëleux dans son ton qu'il orna d'une boëte d'or. *Quick* promit tout, & tint parole. Le troisième jour il apporta l'ordre signé. Mais il se trouve souvent des difficultés où l'on n'en voit plus. Dès qu'on voulut mettre la coignée à un arbre, l'Intendant des Forêts en marquoit un autre qui ne convenoit pas. L'Amiral montrait son ordre, & s'en tenoit à la lettre. L'Intendant en expliquoit l'esprit. 2000. Agathines les ramenerent au même sens; & tout fut disposé pour le radoub. Après quoi l'Amiral dans son loisir se livra aux spéculations sur l'Isle Frivole.

Elle est située par le 45. d. 8. min. de latitude méridionale, &

(187)

par le 220. d. 17. min. de longitude en comptant depuis le Méridien de Ténérif : elle est fort élevée au-dessus du niveau de la mer, environnée ou peu s'en faut de hautes montagnes qui la mettent à l'abri des vents. L'air qu'on y respire invite au plaisir par sa douceur, & donne beaucoup de jeu au sang par sa subtilité. Elle a environ 600. lieues de diamètre. Il y a trois grandes Nations à l'Ouest, qui n'en sont séparées que par un bras de mer. Le tout fait un monde à part. L'Amiral ne parle que de l'Isle, & encore fort superficiellement : le tems a manqué à ses découvertes.

J'appercevois, dit-il, des Phénomènes inconnus ailleurs : la terre aussi légère que la fleur de farine, les arbres sans solidité, les fruits plus faits pour flater le goût, que

pour nourrir : d'autres travaillés dans les creusets d'une nature Chimiste, & qui ne flatent que les yeux : le vin dépouillé d'esprits : la chair usuelle peu substantieuse, & en général tous les animaux n'ayant que le volume sans avoir le poids proportionnel ni la force. Par tout enfin l'image de la nature plutôt que la nature. Tout cela l'embarrassoit beaucoup, & tout cela devoit avoir une cause. Ces Amiraux Anglois sont singuliers. Je crois bien, comme nous l'assurons tous, qu'ils ne nous valent pas à la tête d'une Flotte : mais ils ont la vanité d'être Physiciens, Géometres, Astronomes, & tout ce qu'on voudra. Celui-ci pèse l'air, analyse la qualité de la terre, il examine les souffres, les sels, les huiles, les sucs qui donnent l'être aux végétales dont il cherche les rapports avec les ani-

(189)

maux qui s'en nourrissent. Il creuse à l'Angloise. Eh bien ! qu'il creuse tout seul, tandis que nous regarderons le tableau de la Capitale qu'il a croqué.

La Ville de l'Esprit est aussi grande que Londres. On y compte un million d'habitans. Elle en contiendrait deux si elle n'étoit pas coupée par quantité de jardins & de vastes bâtimens où l'on ne multiplie point. On n'y travaille pas plus. Les familles qui les habitent sont uniquement chargées de réciter des prières pour ceux qui travaillent.

La Ville est traversée par un fleuve. On a bâti sur les Ponts où l'on aime mieux voir des Magasins de Luxe, que de promener ses yeux sur la longueur de ce beau canal.

Il faut, dit l'Amiral, qu'avant le débarquement des François il y ait

(190)

eu un siècle où les Frivolites tentèrent déjà de sortir de leur barbarie : mais vraisemblablement les Génies qui voulurent les en tirer, n'étoient pas au ton général de la Nation. Ils planterent des avenues, ils construisirent des portes triomphales, ils commencerent des Quais, ils bâtirent des Places, ils désignerent des Fontaines publiques, ils éleverent des édifices à la Verru & aux Sciences. Ils ne firent pas tout, & ce qu'ils n'ont pas fait, est encore à faire.

Parmi plusieurs monumens d'Architecture qu'ils ont laissés, il en est un qui étonne par la composition, l'harmonie, la hardiesse & la grandeur de ses parties. C'est un Palais que les Frivolites reverroient tous les jours avec plaisir, s'il n'étoit que joli : mais il est beau, ils l'ont masqué : & quoiqu'il fut destiné à loger leur Souverain, il n'est pas encore

(191)

couvert. Il reste aussi de ce siècle trop sérieux des Tableaux, des Statues, des Poëmes, & des Pièces d'éloquence où la nature est trop bien renduë pour plaire long-tems. Les Peres séduits par la nouveauté admirerent peut-être tous ces chefs-d'œuvres : mais les enfans ont des bijoux de toute espece, des cabinets élégans, des équipages miraculeux.

Il est peu de Villes au monde où les Arts mécaniques soient si agréables : les Artistes ont bien profité des Leçons de la Colonie Française, trop profité, car ils outrent tout pour contenter la Nation : ils s'épuisent en précieuses bagatelles, en cent petits meubles, en mille jolis riens de peu de durée. Les Manufactures fournissent des étoffes volatiles, qui n'ont que quelques représentations. Un Ouvrier qui ne donneroit que du bon, n'auroit pas de pain.

(192)

Il est peu de Villesaussi , il n'en est point où les beaux Arts soient si jolis. La Peinture néglige la force & l'expression pour se parer d'un brillant coloris : elle plaît sur tout lorsque sous des traits mignons , elle s'enclasse dans de jolies boîtes. Les morceaux de force qui lui échaperent autrefois passent à une Nation voisine qui n'a pas les yeux faits pour les graces. La Poësie dans ses fureurs tragiques ne s'avise pas d'exciter la terreur & la pitié ; ni d'inspirer ces vertus féroces qui sauvent les Etats. C'est une Coquette qui amuse par l'éclat de sa parure , & la galanterie de ses propos , qui se fâche pour le plaisir de se fâcher , & qui pleure pour rire. L'Eloquence n'est pas un torrent qui entraîne ; c'est un ruisseau qui murmure sous des fleurs ; & l'Histoire s'habille en Roman.

L'Amiral

L'Amiral fait ici une réflexion. Et quand n'en fait-il pas ? Ce n'étoit pas son dessein d'écrire pour nous, mais pour sa Nation. Il pense que les femmes Frivolites ont donné le ton aux Arts. On veut leur plaire comme elles plaisent, par des minauderies, des couleurs empruntées, & des graces factices.

Les Sciences à leur tour ont voulu s'ajuster : elles n'y ont pas encore réussi. Les talens les éclipsent toujours. Le Général Crache-rode entendit une Oraison funèbre : c'étoit celle d'un Chantre à cadences perlées. L'Orateur après une artillerie d'antithèses, le mit au-dessus du plus grand Philosophe de l'Isle. Le lendemain le Capitaine Saunders se trouva chez un homme d'Etat, qui venoit de s'enrichir en veillant au bien d'une Province. Il y vit un Maître à Danser qui s'étoit

fait beaucoup prier pour communiquer ses graces à l'Héritier de la famille. On lui offrit un certain prix : *Me prenez-vous*, dit l'homme à talent, *pour un Maître de Phisique?* Il disparut sans révérence. Vint sur la scène un autre talent, un grand garçon bien fait, le foüet à la main. *Vous me convenez assez*, lui dit le Seigneur, après avoir examiné sa taille & sa figure, *voyez si 200 Agathines vous conviennent. 200 Agathines à moi*, reprit le Cocher, *pour vous mener brillamment. & pour former vos chevaux. Gardez-les pour ce triste Savant qui endoctrine votre fils.*

Les Frivolites appellent *triste* tout ce qui est *sérieux*. Ils n'oublient rien pour l'égayer. Ils savent qu'il faut lire : mais les Livres doivent amuser sans instruire. Les Auteurs du tems montent leur esprit sur ce ton. L'Amiral donna l'au-

même à un Sot qui avoit fait un excellent Livre sur les devoirs d'un Souverain Patriote.

Ils ont des Tribunaux de Justice en quantité : le grand Tribunal a son Sanctuaire en commun avec des Vendeuses de Romans , & des Marchandes de Modes. On voit au rang des Juges une jeunesse fleurie qui n'a pas encore la libre disposition de son patrimoine. On craindroit qu'elle ne le dissipât en équipages & en soupers fins.

Ici l'Amiral nous ramene à ses Vaisseaux. Un mois s'étoit écoulé, & il en falloit deux autres pour achever le travail , d'autant plus qu'il faisoit construire un Navire d'avitaillement pour remplacer la Pinque *Anne*. Mais comment subsister ? Et comment acheter les provisions pour l'embarquement ? Les Agathines qu'il avoit tirées du Tré-

for, touchoient à leur fin, & il n'avoit plus de rubans. A la vérité il lui restoit des dentelles : mais il se souvenoit des menaces du grand Contrôleur, dont il craignoit le crédit à la Cour. Il apprit bien dans cette conjoncture à estimer des talens sur lesquels il n'avoit pas compté en quittant l'Angleterre. On lui avoit demandé plusieurs fois des Maîtres à Danser, & des Leçons de Flute. Ce n'est pas que la Danse & les Instrumens du pays n'eussent leur mérite. Mais tout ce qui étoit nouveau, & sur tout, ce qui avoit pris à la Cour, étoit supérieur. Il avoit résisté aux sollicitations, parce qu'il avoit besoin de tout son monde pour les travaux de l'Escadre : mais il étoit encore plus nécessaire de vivre fauf à prolonger le séjour.

Il choisit donc cinquante sujets

parmi ceux qui avoient quelque teinture des deux talens ; & après huit jours de répétitions il les livra à l'utilité publique, & à la subsistance de la Flotte. Qu'on ne s'imagine pas que l'Amiral regardât faire les bras croisés. Il eut pour élève en fait de Danse le fils d'un Général d'Armée : Je voyois venir, dit-il, dans la maison un Maître de Géométrie, & j'avois honte en donnant beaucoup moins de tems, d'être payé au triple. Calcul fait le produit des Leçons devoit suffire à la nourriture de l'Escadre ; & il lui vint une autre ressource pour acheter les provisions de l'embarquement.

L'Empereur s'impacienta un jour sous l'opération de la frisure : un Concert l'attendoit. Ce moment d'humeur alarma la Cour. On se rappella la perruque du Capitaine

Mitchel. Sa toute-Elégance en demanda une à l'illustre Quick. Quick profita de la conjoncture pour remettre son ancien Maître en faveur. Il dit au Monarque que ce qu'il demandoit, étoit un effort du génie Européen : qu'à la vérité lui Quick étoit bon pour l'exécution ; mais que pour le plan il falloit le chercher dans la tête de l'Amiral. L'Amiral fut mandé après une instruction secrète du généreux Quick. Cependant avant tout il crut devoir prévenir le grand Contrôleur des Modes, afin de ne pas s'exposer à son ressentiment. *L'Empereur me demande une Perruque*, lui dit-il : « une Perruque ! » répliqua vivement l'Officier de « la Couronne, sçavez-vous que » parmi les nouveautés que je re- » servois à cette Nation qui s'amu- » se, & qui s'ennuye rapidement

» de tout, celle-là tient le premier
 » rang ! par tous les Cieux ! il
 » alloit éclater » *mettez vous à*
ma place, répondit doucement l'A-
 miral, *il s'agit de notre subsistance,*
Je n'ai plus ni rubans, ni Agatines.
Il est vrai qu'il me reste des dentelles,
mais vous m'avez interdit toutes ces
ressources » Des dentelles ! re-
 » prit le Contrôleur en se calmant ;
 » eh bien livrez moi-les, & je vous
 » abandonne la gloire & le profit
 » de la Perruque ». Il y avoit long-
 tems qu'il avoit tenté de donner
 des dentelles à la Nation : mais
 n'ayant pas de modèle à montrer,
 elles étoient encore à naître. Les
 Ouvriers de l'Isle n'ont pas l'esprit
 créateur : ils enjolivent seulement
 ce qui est créé. L'Amiral accepta
 la proposition, & la Perruque Im-
 périale parut le huitième jour sur
 la tête du Monarque qui fonda sur

le champ une école d'élèves pour satisfaire à l'empressement du Public, du Public du bon ton, qui n'osoit plus se montrer en cheveux. Il ne s'en tint pas là.

Nous avons dit que l'Isle Frivole avoisine trois grands Etats. Il est arrivé plus d'une fois qu'après de longues guerres elle en a reçu des conditions de paix fort dures. Mais jamais rien n'a pu affoiblir un droit qu'elle s'est acquis sur eux, celui de regler la forme de leurs habits, & tout leur ajustement. Le Monarque fit partir trois perruques, c'est-à-dire, trois modèles à suivre pour les trois Etats : & le trésor se r'ouvrit pour l'Amiral, qui poussa ses recherches sur les mœurs des Frivolites. Il n'est point de Nation qui ait des mœurs si élégantes. Il est étonnant, ajoute-t-il, qu'en si peu d'années ils ayent surpassé

les François. Ils auroient peut-être dû s'en tenir aux Leçons de leurs Maîtres : mais en fait d'élégance, leur imagination est trop vive pour s'arrêter.

Entrez dans un cercle avec un air brillanté, & un habit de goût, on vous accueille avec toutes les graces. La compagnie sentoit qu'il lui manquoit quelque chose, c'étoit vous. Vous vous trouvez des perfections dont vous ne vous doutiez point.

Les Frivolites, pour vous accorder leur amitié, ne vous demandent pas des vertus, mais des agrémens. On vous suppose toujours honnête homme ; mais prouvez bien que vous êtes joli homme. Avez-vous besoin de leurs services ? Priez-les ils vous supplient d'ordonner ; & vous avez toujours la consolation de les voir furieux.

de n'avoir rien fait. L'Amiral comptoit sur un Protecteur qui l'avoit comblé de belles paroles, il y eut recours. *Voilà tout ce que je puis pour vous*, dit l'Important en tirant son flacon : ce flacon étoit plein d'une eau qui se distile & se bénit à la Cour. Tout le monde poli se pique d'en avoir, sur tout les Grands, & ils en distribuent libéralement à qui en veut.

Les Grands ne se ressemblent pas par tout. Un homme à qui bien des gens viennent souhaiter le bon jour, & qui ne le souhaite à personne, qui voit beaucoup d'étoffes & de bijoux dans sa matinée, qui fait répéter aux glaces des magots de grand prix, qui a quantité de chiens & de chevaux, qui fait de grands repas dans un salon bien verni, & qu'on applaudit toujours, cet homme est appelé grand

chez les Frivolites, & on lui doit de grands respects, de la politesse aux autres.

Elle est l'ame des Frivolites la politesse. Il vaudroit mieux avoir trahi son ami, que d'estropier un compliment. Un homme vraiment poli a un bonnet pour ne jamais se couvrir, il dessine bien une révérence, & n'appelle pas sa femme, *ma femme*. S'il ne faisoit pas tout cela, il auroit beau être liant, attentif, complaisant, il ne seroit pas poli. Pour l'être, il faut encore observer scrupuleusement tous les titres. Ils ne disent pas seulement en parlant de l'Empereur sa toute-Elégance a ouvert le Bal : c'est également sa toute-Elégance qui *éternue*. Un insolent s'avisa de dire à un Ministre *vous êtes un sot*. Tout le monde fut indigné de ce

qu'il n'avoit pas dit, *voire éclatante
Lumière est une fote.*

Ils observent les décences avec autant de rigueur. Un homme en place qui vole en grand, est en grande considération : si avant sa fortune il eut pris quelques Agathines sur un chemin, on auroit puni l'indécence. Une beauté pardonne tout à un téméraire, hors les expressions peu délicates. Un mari ne prétend pas gêner le cœur de sa femme : mais il éclateroit si ses amusemens n'étoient pas décens. A l'arrivée de l'Amiral on formoit un établissement où le sexe subalterne pourroit perdre sa vertu avec décence.

Chez les Frivolites comme en Europe on parle beaucoup *mérite*. Il faut des hazards singuliers pour en tirer parti : mais c'est un point bien décidé qu'il est plus

avantageux d'être goûté. Ceux qui le sont, ne savent à quoi ils le doivent, au tour de leur visage, à leur maintien, ou à leur façon de rire. Parmi les sujets qui réussissent, l'un se met bien, celui-là est beau Joueur, l'autre conte joliment. On ne seroit point surpris de voir un Courtisan disgracié, parce qu'il auroit l'air gauche.

Il n'en est pas de l'honneur comme du mérite. Il en faut absolument, & ils en mettent partout. Ils n'ont pas le plaisir, mais l'honneur de vous voir, de vous parler, de vous servir, & de ramper sous les titres. Ils ont pour les Pupiles des Tuteurs d'honneur, dans les Tribunaux des Conseillers d'honneur; dans les Hôpitaux des Economes d'honneur; & toutes les femmes attachées à

la Cour sont Dames d'honneur. Les Professions élevées rougiroient de faire payer leur travail au Public ; mais elles acceptent de grands honoraires. La Noblesse sur tout excelle en honneur. Un Noble Frivolite qui aura eu le malheur d'être mauvais mari , mauvais père , Citoyen inutile , se ressouvient toujours de l'honneur pour le recommander à son fils : & le fils comme le pere a grand soin de ne tenir que sa parole d'honneur , de ne payer que ses dettes d'honneur , & de tuer quelquefois par honneur. Les femmes ont leur honneur à part. Elles ont de si grands principes pour le conserver, qu'on les a encore rendu dépositaires de celui de leurs maris. Cependant les femmes du haut stile ont refusé le dépôt , parce qu'elles

sont sujettes à des vapeurs qui leur donnent des distractions.

L'honneur fait les Guerriers : c'est la Capitale qui fournit les Officiers Généraux : on y prend un soin tout particulier de leur éducation. Un jeune Seigneur que l'on destine au Commandement, doit avoir le meilleur Tailleur, le Parfumeur le plus exquis, l'Equipage le plus brillant, la Livrée la plus leste ; il doit jouer beaucoup, danser souvent, être à tous les Spectacles, & imaginer quelque chose sur l'habillement de la première Troupe qu'on lui confie.

Cette élégance de mœurs si répandue dans le beau monde, a passé au peuple. Une Marchande mêle à son commerce des manières, des propos, des graces qui séduisent les bourses. L'Artisan s'est poli avec ses ouvrages. Le

Domestique fait qu'on le prend bien moins pour le service utile, que pour le service brillant, il s'y ajuste : & lorsque du derrière du carosse il passera dedans, il ne sera pas déplacé. Il faut être bien familier avec les visages pour ne pas se méprendre entre la femme qui sert, & la maîtresse qui est servie. Les Arts d'agrémens, la Danse, la Musique, la Parure sont descendus à tous les étages. Encore quelques nuances, & il ne manquera au peuple pour être bonne compagnie, que de pouvoir dire *mes Gens, mon Hôtel, mes Terres, mes Ayeux.*

Les Frivolites ont porté cette élégance de mœurs jusqu'au sein de la Religion. La bonne compagnie va quelquefois dans les Temples pour passer le tems. Elle s'y occupe à se saluer, à se regarder, à décider les visages & les étoffes :

jusqu'au moment de l'instruction:
 Le Chapelain Richard Walter dit
 qu'il y amusa ses yeux & ses oreilles.
 L'Instruteur débuta par un com-
 pliment au grand Prêtre de la Ca-
 pitale, & des révérences à l'Assem-
 blée. Après quoi il prononça un
 discours très-fleuri sur des vertus si
 déliées, qu'elles ne donnoient au-
 cune prise. Ils adorent le Soleil; ils
 voudroient bien l'aimer, mais la
 façon les embarrasse. Lui doivent-
 ils de l'amour *à cause qu'il les*
échauffe & les éclaire, ou parce
qu'il est chaud & lumineux en lui-
même ? C'est une dispute de cent
 ans. Ils ont proscrit la Poligamie,
 parce qu'il n'y a qu'un Soleil &
 qu'une Lune: mais un mari sait
 bien qu'il doit tâcher de plaire à
 plusieurs femmes, & les femmes
 auroient un air bien sauvage si elles
 s'en fâchoient. Un dogme capital

de leur Religion, c'est de condamner toutes les autres. Cependant Richard Walter se laissa saisir à l'esprit de conversion : il entreprit celle d'une beauté de la Cour, qui avoit quelquefois des caprices de vertu, & qui par un air de Philosophie, mêlé aux graces, donnoit le ton aux beaux cercles. Il y avoit sur tout deux obstacles à vaincre : il falloit la désabuser sur la divinité du Soleil, il y réussit : la détacher de dix Amans à qui elle étoit fidelle, il en vint à bout. Que vous allez être heureuse, s'écria-t'il ! arrachez donc vite ce *Zirphos* qui vous dévouë à l'erreur. C'étoit l'image du Soleil, qui fut autrefois un signe de Religion ; mais que l'esprit de la Nation a tourné en ornement galant. *Que dis-tu ? malheureux !* reprit la Catéchisée. *Mon Zirphos ! l'éclat de ma parure ! tu m'arrache-*

rois plutôt mon existence. Dès ce moment tout fut dit, rien ne se fit.

Au reste leur conversation est aussi élégante que leurs mœurs. Elle ressemble à leurs Boutiques de Modes. C'est une broderie sur de jolis riens, une garniture d'équivoques, une bigarrure de questions qui n'attendent pas les réponses, un assortiment de plaisanteries dont on rit toujours par provision, fauf à chercher après de quoi l'on a ri. Je ne pouvois m'empêcher moi-même, dit l'Amiral, de sourire à leurs gentilleffes toujours vives & légères, parce qu'ils ne promettent leurs idées que sur les surfaces.

Si les mœurs des Frivolites sont si élégantes, la nature, ajoute-t'il, leur a donné des sensations à part. La beauté a des droits par tout : mais dans la Ville de l'Esprit elle

tourne toutes les têtes. C'est une Comète qu'on observe, qu'on suit dans tous ses mouvemens, qu'on intercepte dans sa course, on ne voit qu'elle, on ne parle que d'elle.

Il est de petits sièges à la Cour fort peu commodes, & très-goutés : on a vû manquer de grands mariages, parce que l'épouse n'auroit pas le plaisir de s'y asseoir.

Ils aiment l'apparence des richesses, plutôt que les richesses. Qu'après avoir sondé leur bourse, ils n'y trouvent pas de quoi prêter à un ami, ils s'en consolent en lui montrant un meuble de goût.

Ils ne demandent pas si l'année sera abondante, si le commerce s'étend, s'il y a de grands Magistrats, de grands Ministres : ils courent à une nouvelle garniture de cheminée, ils soupirent après un ballet.

Ils mettent toute leur Ville en fête pour une Victoire qui les ruine; & ils ne donnent pas un signe de joye pour une bonne Loi qu'on propose. Ils aiment passionnément leur Souverain : ils l'admirent encore plus. Ils comptent ses Gardes, ses Officiers, ses Equipages, ses Châteaux, les Diamans de sa Couronne, & jamais ses bienfaits. Si on leur disoit qu'il est une Cour plus sage dans ses vûes, plus profonde dans sa politique, ils écouterient froidement ; mais si on ajoutoit qu'il en est une plus brillante, il faudroit se couper la gorge avec eux. On ne les entend jamais dire qu'ils servent l'Etat ; mais ils répètent sans cesse que leur fortune, leur vie, tout leur être est à l'Empereur. Un Citoyen qui diroit bien sérieusement *qu'il est beau de mourir pour la Patrie*, se donneroit un ridicule,

Le ridicule les amuse toujours supérieurement. Arriva l'Ambassadeur d'une Nation voisine, l'une de celles qui avoient reçu les perruques. Il demandoit aux Frivolites de renoncer à une branche de leur commerce, ou de se résoudre à la guerre. Ce fut un grand bonheur pour lui & pour la Nation qui l'envoyoit, d'avoir un nez trop long, & une perruque qui le coëffoit mal. On saisit ces deux ridicules, on s'en entretint beaucoup, on en rit encore plus, & dans l'accès de cette belle humeur, on le renvoya content.

Quelquefois leurs sensations sont si fortes. qu'elles troublent le repos public ; l'Amiral en fut témoin. Un Ministre du Soleil fut accusé d'avoir séduit une Vierge par la magie. On n'y croyoit plus, la moitié de l'Isle y crut. Tout prit

parti pour ou contre. On eût dit que le salut de l'Etat étoit attaché à la virginité de cette fille , & à la continence du Ministre. Peu de tems après , une Actrice qui plaisoit disparut du Théâtre ; mille cris la redemanderent : les hommes juroient de quitter leurs Emplois ; & les femmes de ne pas revoir leurs maris, qu'on ne l'eût rendu. Cependant les révolutions y sont peu à craindre. Une fantaisie d'agrément qu'on imagine à propos , une Chanson nouvelle peut les appaiser.

Dès qu'on connoît les sensations & les mœurs des Frivolites , on ne doit plus être surpris de certains usages. C'en est un de s'aimer beaucoup au commencement de chaque année. On se cherche , on se complimente , on se fait des présens. Ce seroit la Ville du monde

la plus commerçante, si la passion des étrennes duroit toujours.

Une femme le jour de ses nôtces suspend sa dot à son cou & à ses oreilles : & le mari meuble la maison supérieurement en vendant une Terre.

On voit dans les antichambres & derriere les carosses un choix de la jeunesse de l'Isle, qui ruine magnifiquement ses maîtres. Les Provinces regrettent deux cens mille artisans ou laboureurs : qu'en feroient-elles si on les leur renvoyoit avec les mœurs élégantes de la Capitale.

Il y a une noblesse pauvre : c'est un usage qu'elle le soit toujours : le commerce pourroit l'enrichir, mais il la dèshonoreroit.

L'ordre des Juges est fort nombreux. Un aspirant est examiné bien sérieusement. La premiere question

question qu'on lui fait, c'est sur le nombre des agathines qu'il possède : s'il répond bien à celle-là, il est sûr de satisfaire à toutes les autres. C'est un usage de se faire juger dans plusieurs Tribunaux sur la même affaire. Il faut là commencer dans sa jeunesse si on veut en voir la fin. *Je plains beaucoup*, dit l'Amiral, *un malheureux qui venoit de gagner un procès.* Il s'agissoit d'un champ, mais le champ ne suffisoit pas pour payer l'homme de loi qui avoit instruit l'affaire. Ses pieces d'écriture auroient couvert le champ : or il est décidé qu'un pié quarré d'écritures contentieuses, vaut plus qu'un pié quarré de terre. Souvent la fortune d'un particulier dépend de la couleur du papier qui contient son titre : il seroit nul s'il n'étoit pas couché sur un papier couleur de lilas.

La Religion a plus de Ministres qu'on ne voit de Marchands à la Bourse de Londres. La plûpart sont fort jeunes afin de ne pas effrayer les profanes qui viennent demander des conseils de sagesse. La leur est renfermée dans un cercle bien déterminé. Qu'ils soient fidèles à la forme de leurs vêtemens & à la mesure de leurs cheveux, qu'ils chantent des hymnes au Soleil aux heures marquées ; & sur tout qu'ils protestent toujours qu'une belle femme n'est pas aimable , ils peuvent suivre leurs goûts dans tout le reste.

Il en est parmi eux qui sont environnés de l'éclat des richesses : ils n'en font pas de cas ; mais ils craindroient de tomber dans le mépris de la nation, s'ils ne décoroient pas leurs vertus. On compte plus de deux mille Temples où l'on a pro-

digué les autels & les petits ornemens. On voit souvent l'autel du Soleil abandonné, tandis que ceux des planetes & des constellations sont entourés d'adorateurs.

C'est dommage que l'Amiral n'ait pas eu plus de tems à perdre dans l'Isle, nous aurions eu une anatomie plus exacte de cette nation singuliere. Le travail de l'Escadre s'achevoit, les vaisseaux étoient radoubés, le navire d'aviraillement fini, les provisions embarquées. On n'attendoit que le vent pour mettre à la voile, & il étoit tems. L'Amiral pendant sa longue & terrible navigation, avoit travaillé sans cesse à élever l'ame de son Escadre : les mots de *patrie*, de *liberté*, de *grandeur angloise*, d'*immortalité*, à force de frapper les oreilles, avoient passé dans les cœurs. Il n'y avoit pas un soldat,

pas un matelot qui ne se regardât comme environné de la Chambre des Communes, & qui ne crût voir les yeux de l'Angleterre tournés sur lui.

Telle étoit la situation des ames lorsqu'ils entrèrent dans l'Isle : mais leur commerce avec une nation si fleurie, & peut-être les alimens qui travailloient sur leur constitution les avoient bien changé. Ils n'étoient plus d'humeur à chercher des dangers ou des ennemis, à vivre dans la peine ou à mépriser la vie ; & ils commençoient à rire avec les Frivolites de toutes ces vertus mâles qui fondent, augmentent & perpétuent les Etats libres. L'Amiral ne s'en appercevoit que trop, & il pressoit l'embarquement. Il eut son audience de congé. L'Empereur ne consentit au départ qu'à une condition, qu'il laisseroit

dans l'Isle quatre hommes au choix de sa toute-élégance. L'Amiral frémit mal-à-propos : mais on craint toujours pour ce qu'on veut le plus conserver. Il appréhendoit que le choix ne tombât sur les Capitaines ou les Pilotes : il fut bientôt rassuré. Les Elus furent les trois friseurs qui pouissoient vivement l'honneur de la perruque & les chignons de toute espèce. Le quatrième fut un soldat mécanicien qui alloit à l'immortalité par une invention admirable : *un équipage d'été* où des soufflets intérieurs enfan-
toient des zéphirs toujours rafraichissans.

Cependant le vent favorable se faisoit encore attendre ; & en l'attendant l'Escadre desœuvrée, parcourut les environs de la Capitale. Quelques Matelots s'écarterent sur une chaîne de montagnes où les

terres étoient brûlées , sans arbres , sans herbes , semées de pierres cristallisées & de marcassites où les veines d'or paroissoient. L'Amiral averti s'y transporta avec ses Experts en mines. Il examina le commencement , la fin & la qualité des Marcassites , il fit fouiller en plusieurs endroits , il prit la position juste du terrain & revint à l'Escadre. La joye s'y étoit répandue , toutes les imaginations étoient au fonds de la mine , on y trouvoit des trésors immenses , on estimoit déjà le tems pour les tirer : le séjour dans cette Isle délicieuse en deviendroit plus long ; sçavoit-on même si on la quitteroit ? ou s'il falloit enfin partir , on partiroit du moins chargé de richesses que les Insulaires ne disputeroient point , n'en connoissant pas le prix. Ce n'étoit pas là l'idée de l'Amiral , il imposa silence

sur la mine : & c'est dans ce moment qu'il fit jurer de ne pas révéler l'Isle Frivole , après avoir défendu sous peine de la vie de quitter le bord.

Jamais les délices de l'Isle ne se peignirent à nos marins si vivement. La consternation fut générale, elle n'avoit pas été si grande dans les horreurs des tempêtes. Il y eut même pour la première fois des plaintes & des murmures. Mais l'Amiral outre la force du commandement , avoit cette autorité naturelle que donnent les grandes vertus , & il se flattoit bien , dès qu'il auroit remis en mer , de rendre à ces ames affoiblies leur première vigueur. Le lendemain un vent d'Ouest souffla. Il mit à la voile pour aller prendre *Payta* ville du Pérou où les Espagnols se croyoient bien en sûreté. On peut

lire dans l'Histoire de son voyage le reste de ses expéditions qui ne sont pas de mon sujet.

Mais je demande permission de réfléchir à la hâte. Un accès de citoyen me saisit. Cela arrive assez naturellement en parlant de l'esprit Anglois. L'Amiral Anson découvre dans un beau climat une nation facile à soumettre & des mines d'or. Il exige un serment de silence, il en fait un secret d'Etat. Ne projette-t'il point de faire un jour cette conquête ? Et pourquoi ne la tenterions-nous pas ? Laisserons-nous toujours aux Puissances Maritimes le soin de découvrir & de conquérir ? Ne sommes-nous pas aussi Maritimes qu'elles, puisque nous touchons la Méditerranée d'une main, & l'Océan de l'autre ? Prévenons les Anglois : ou si la justice nous em-

pêche d'envahir , ne pouvons-nous pas du moins établir un commerce légitime & très-avantageux avec l'Isle Frivole ? L'Amiral convient qu'elle ne met pas encore dans son luxe le goût qui regne à Londres : mais le goût de Londres vaut-il les enchantemens de Paris ? Quelle avidité n'auroient pas les Frivolites pour nos peintures des Gobelins , nos vernis de Martin , nos bijoux émaillés , nos épées démasquinées , nos étoffes de Lyon , & tout ce monde d'ajustemens qui distingue nos hommes , & qui donne le prix à nos femmes ? Ne sommes-nous pas les vrais faiseurs & les fournisseurs de l'Europe ? Sçavons-nous même si nos Romans , nos Comédies & nos Opéra qui se multiplient avec tant de succès , n'y formeroient pas encore une

(226)

branche de commerce ? Rassurons
pourtant les deux sexes. Nous
ne porterions à ces Américains
que le superflu de notre superflu,
& nous rapporterions leur or
dont ils se passent fort bien.





LETTRE
A
UNE DAME
ANGLOISE.



ADAME,

Si vous étiez née à Paris, l'éducation vous auroit sauvé bien des ridicules que vous avez apportés

K vj

de Londres. N'en eussiez-vous qu'un, on riroit : & il est humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris pas, j'ose vous en parler. Après cela me conserverez-vous votre amitié ? Vous seriez encore Angloise, & mon but est de vous rendre François. Ce n'est pas assez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoissez l'aimable Nation qui vous adopte. Elle vous passera des vices, jamais des ridicules. Vous en montrez chez vous. Vous en portez dans les cercles. Vous en promenez dans le Public.

Vous en montrez chez vous : il y a six mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre Mari ! Votre Marchande de Modes a le même foible pour le lien ; mais vous êtes *Marquise*.

Garderez-vous long-tems cet

air de réserve si déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux Aspirantes. Un Cavalier vous trouve belle, vous rougissez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougissent qu'au pinceau.

Pourquoi cet oubli de vous-même lorsque votre mari est absent ? Revient-il ? Vous vous parez. Je vous croyois bien jeune & vous êtes bien vieille. Vous remontez au tems des Patriarches. Empruntez le Code de la Parure moderne, vous y lirez qu'on se pare pour un Amant, pour le Public, ou pour soi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrais de réputation sur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures ; si vous sortiez du Bal vous seriez dans la règle. Et que faites-vous ? Vous êtes en conférence avec votre Cuisinier &

votre Maître-d'Hôtel. Apprenez
 que c'est au mari à compter, à
 payer, quoique ce soit toujours
 chez *Madame* qu'on soupe. Que
 faites-vous encore ? Vous écrivez
 à des amis aussi froids que leur
 patrie, qui n'ont que des mœurs,
 de la liberté & du bon sens. Que
 sçais-je ! Vous lisez la Morale &
 l'Histoire, tandis que les plumes
 Françoises enfantent chaque jour
 des volumes d'esprit. Que de bon-
 nes plaisanteries, si on sçavoit tout
 cela ?

Enfin il vous souvient que vous
 avez une Toilette à faire, mais que
 vous en connoissez peu l'import-
 tance, l'ordre & les devoirs ! Vous
 n'avez que 18 ans, & vous y êtes
 sans hommes ! On y voit deux
 femmes que vous ne grondez ja-
 mais. La première garniture qu'on
 vous présente est précisément celle

qui vous convient. La robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos femmes sont étonnées d'employer plus de tems à s'ajuster elles-mêmes, qu'à parer leur Maîtresse. Je vous avertis qu'elles soupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre mari, après avoir renvoyé cette miraculeuse qui fut formée à la Cour.

Le dîner sonne, & vous voilà dans la Salle de compagnie lorsque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre ? Mais quelle est notre surprise ? Votre Maître-d'Hôtel vient annoncer à *Monsieur* qu'il est servi, & je sçais que c'est vous qui lui avez prescrit ce mauvais ton. Ailleurs c'est toujours *Madame* qui est servie : on se

met à table, (j'en ris encore , mais c'est d'un rire amer) vous bénissez les mêts ! Nous nous crûmes chez le Curé de la Paroisse , qui peut-être nous auroit quitté des *Graces* , ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pousser la conversation. Songez que vous êtes à Paris. L'ennui appella bientôt le jeu : je vous vis bâiller , & c'étoit la *Comete* ! un jeu de la Cour ! A propos , il m'est revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours lorsque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoise du *Marais* fit la même question le même jour.

La première partie en demandoit d'autres : on ne vit qu'au jeu. On étala pour intermède les Sacs à ouvrage. Qu'est-ce qui sortit du vôtre ? Des Manchettes pour votre Mari ! Sera-ce donc en vain que

la France aura inventé les *Nœuds* pour distinguer les mains de condition des mains roturières?

La belle occasion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure ! Ces diamans qui se trouvent au fonds de votre sac : mais de quelle eau ? Et bien supérieurs à ceux que vous avez ! C'étoit un tour de votre Mari. Qu'il fut mal placé ! Vous admirez sa magnificence, & plus sensible à son attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez, vous voulez qu'il en destine le prix à payer un Marchand à qui il faisoit l'honneur de devoir, c'est être bien peuple de s'inquiéter sur ses dettes, elles annoncent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un débiteur de deux millions est plus grand Seigneur d'une moitié en sus que celui qui n'en doit qu'un.

(234)

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le premier pas : on voit votre Cocher confondu avec des Palfreniers panser vos chevaux. Votre anti-chambre fait pitié. Des Laquais qui s'occupent en attendant vos ordres, qui se croient à *Monsieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne sont en maison que pour travailler, qui ont un air respectueux pour un honnête-homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent si on demande l'heure, des Laquais sans figure & qui sont de trois grands pouces au-dessous de la taille requise. Madame, des gens de cette trempe ne sont bons qu'à la Charrue ou chez un Commis. Aussi sont-ils le jouet éternel des gens de *Monsieur*. Mais plutôt au Ciel vos ridicules

fussent-ils bornés aux murs de votre Hôtel !

Vous en portez dans les cercles. Vous y entrez avec les couleurs de la nature sur le visage. Ainsi se présente la femme du Suisse qui vous a ouvert la porte : repassez la mer si vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a six Dames dans le cercle, vous n'en baisez qu'une ! & pourquoi ? Parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoissez les autres, puisque vous les voyez pour la seconde fois. Cela ne suffit-il pas pour être toute à elles, & mettre votre cœur sur leurs lèvres ?

Vous vous placez sans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce sera pourtant le début de la première Duchesse qui entrera, tâchez de vous former sur

les grands modèles. Défaites-vous de cette maxime gothique, qu'on ne doit parler de soi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à se mettre sur le tapis.

Il y en a encore plus à converser légèrement. Que de jolies choses, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas sur les robes de la saison, les rubans, les chignons, & la façon de se mettre ? Comment ce flux d'éloquence ne donne-t-il pas du ressort à votre Langue ? Vous êtes muette ! vous ne savez pas même rire. Cet homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui semoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on applaudissoit même avant qu'il eût parlé, put-il vous arracher un signe de joye ? Quelle léthargie !

Vous ne vous éveillâtes qu'à la

nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer son entrée. Vous la faîtes , vous citâtes un trait d'Histoire tout semblable. Vous parlâtes politique & gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit lorsque vous eûtes levé le siège ? qu'il falloit vous faire Ministre ou Historiographe du Roi. Vous voulez penser dans un Pais où il n'est question que de parler.

J'entendis hier une Duchesse de Finance qui louoit beaucoup votre simplicité. Vous aviez soupé chez elle : on servit un plat de légumes dans la primeur , qui ne coutoit que cent francs. Vous crûtes qu'on parloit du plat , non de légume. Elle rioit encore en me demandant par quel carrosse de voiture vous aviez débarqué , & si vous souhaitiez qu'elle vous envoyât son Orfèvre.

La bonne figure que vous fîtes dernièrement chez la petite Comtesse ! on y proposa une partie au Bois de Boulogne. Vous demandâtes à votre mari s'il en feroit ? Il sçait son monde, il refusa : c'étoit une raison de plus pour aller, vous rompîtes. Le singulier dans votre procédé, c'est que vous comptiez lui plaire. Et c'est-là votre but du matin au soir : entre nous, Madame, n'êtes-vous point une *Pamela* qu'un coup de fortune a élevée ? Il est de règle qu'en certaines conditions un mari doit se repentir du moins une fois le jour, d'avoir une femme. Le vôtre ne se plaint que d'être trop aimé. Ses amis craignent fort qu'enfin vous ne le gâtiez. Il commence à trouver moins belle cette Danseuse qui lui a donné la préférence sur 20 rivaux dont la bourse étoit moins pleine. On

ſçait, quoiqu'il n'en convienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête à ſa campagne. Sa derniere voiture ne lui coute que dix mille francs, & il eſt preſque réſolu à ſe détacher de ſon Coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez pas vos ridicules qui ſe multiplient ſous ma plume, j'en oublierai.

N'eſt-ce pas aſſez d'en montrer chez vous ? N'eſt-ce pas trop d'en porter dans les cercles ? Faut-il encore les expoſer au grand jour, en les promenant dans le Public ?

Vous allez aux Thuilleries les jours d'Opera, & au Palais Royal les autres jours. Vous faites pis. On vous y voit le matin. Mais quelles figures y voyez-vous ? Des femmes ſans prétentions, des politiques à qui tout lieu eſt égal pour humilier nos ennemis, des Philoſophes qui veulent respirer. Ne

sentez-vous pas que vous êtes déplacée ? On croiroit que vous ne cherchez la promenade que pour vous bien porter ! Mais lorsque vous y paroissez aux jours marquez & aux heures décentes, comment êtes-vous mise ? Vous n'étaiez que pour cent mille francs de pierres, & l'aune de vos dentelles est à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre-mer, qu'en fait d'habillement on doit être d'un degré au-dessous de son état. Je vous l'ai déjà dit. Vous voulez toujours penser, c'est un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les maisons & les empires subsisteroient trop long-tems. On s'ennuye à voir toujours les mêmes choses.

Dans quel travers alliez-vous donner l'autre jour ! les chevaux étoient mis pour vous mener au spectacle. Vous comptiez sur votre mari,

mari, un mari François! Vouliez-vous donner la comédie à la Comédie même? Il s'étoit dérobé pour sa petite maison, où vous avez enfin appris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eu à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maison, ne doit pas choisir celle de son mari?

Vous devriez du moins ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faisiez-vous Dimanche dernier dans votre Paroisse à dix heures du matin? Déjà habillée! Et, qui le croira? Sans *fac*! Est-ce ainsi? est-ce à dix heures? Est-ce dans la Paroisse qu'une femme de condition entend la Messe? Est-il bien vrai que vous assistez aux Vêpres? Le Marquis de *** vous en accuse, en disant que vous faites ridiculement votre salut. On pour-

L

roit vous passer quelques Sermons ; mais jamais ceux qui convertissent : une jolie femme est faite pour les jolis Sermons ; ils s'annoncent assez par l'affluence des équipages, & le prix des chaises. Il est ignoble de s'édifier pour deux sols, Au premier Carême pensez à la dévotion de la dernière semaine. C'est dans une calèche peinte aux Gobelins, c'est sur la route de *Lonchamps* que vous devez nourrir votre piété.

Il ne suffit pas, Madame, d'éviter les ridicules : il faut des graces. Celles que la nature vous a données, ne valent pas celles de l'art. Il y a des graces d'ajustement. Vos robes sont de goût : mais les garnitures ne sont pas de la *Duchapt*. Votre panier dans son diamètre est tronqué d'un pié, & il n'est pas de la bonne Faiseuse. Vos diamans sont beaux, mais ils ne sont pas

montés par l'Empereur. Tout cela saute aux yeux. D'ailleurs il s'en faut deux poudres que vos girandoles ne descendent assez bas : si vous pouviez suspendre un lustre à chaque oreille, vous seriez au parfait. On vous a vu à l'Opera coëffée en Comète, lorsque depuis deux jours on étoit en *Rhinoceros*.

Il y a des graces qui par un heureux artifice s'incorporent avec la personne. Les unes se voient, les autres se sentent. Il est établi que votre sexe doit prendre au nez, comme aux yeux. Il y a plus : les odeurs assûrent votre rang. Qu'on me mene dans un cercle les yeux fermés, suis-je en bonne compagnie ? le nez me l'annonce. Aux odeurs, ajoutez le vernis. Oui, Madame, travaillez enfin sur votre teint. Vous avez crû que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou

des difformités , désabusez-vous.
 Quand l'âge vous aura enlaidie ,
 on vous permettra de vous montrer
 au naturel.

Il y a des graces de langage.
 Vous avez fait des progrès dans
 notre langue , & vous les suivez en
 lisant *la Bruyere , Racine , Montes-*
quieu , & Fontenelle. Ils vous ap-
 prendront bien à rendre vos idées
 avec ordre , clarté & justesse : mais
 ils ne vous donneront pas ces ex-
 pressions brillantes qui distinguent
 le grand monde. Par exemple ,
 d'une chose qui a une bonté com-
 mune , vous dites simplement
 qu'elle est bonne ; une importante
 diroit , *c'est miraculeux ! c'est divin !*
 Estes-vous un peu fatiguée ? il faut
 être *excedée , anéantie*. Un coup de
 vent a-t-il dérangé une boucle de
 vos cheveux ? ne vous fâchez pas ,
 soyez *furieuse* , vous manquez jus-

ques dans l'alphabet : au sortir du dernier Opera , vous dites à *la maison* , tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit à *l'Hôtel*. N'attendez pas que je vous fasse un dictionnaire dans une Lettre. Etudiez les femmes qui ont les plus belles aigrettes , & les hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les six heures , & à six heures on vous voit en carrosse. Le jeu que vous avez proposé vous le jouez effectivement. La personne que vous reçûtes si bien hier , vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous-même. Cela est du dernier uni.

Il y a des graces à se plaindre du mal que l'on sent. Vous deviendrez mere. N'allez pas imiter en portant le fruit de votre mariage,

cette Comtesse singuliere que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui est de tout. Il est vrai que cette pitoyable conduite lui réussit, que son dernier enfant est le sixième qu'elle a mené à bien. Mais on rit de la mere, & la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être ? Soyez sur la chaise longue dès le premier soupçon jusqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à se plaindre du mal qu'on ne sent pas. Vous passez vos jours sans migraine. On peut vous le pardonner. Mais sans *vapeurs* ! C'est abuser, en femme de la Hale, de la permission de se bien porter.

Il y a des graces à s'effrayer : mais ce n'est pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille ; l'inquiétude est dans vos yeux, vous

quittez brusquement le cercle. On crut que votre chien s'étoit cassé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre Cocher qui étoit moulu d'une chute. Ne sçavez-vous pas jeter un cri au moindre cahos qui menace votre voituré ? Devez-vous être aussi tranquille qu'une de vos femmes ? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous passâtes à côté de lui avec l'assurance d'une Concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes occasions pour s'effrayer. Choisissez quelque bête d'aversion qui puisse vous servir en tout tems & en tout lieu, *une souris, une araignée, une mouche* : si on ne les voit pas, on peut les soupçonner. L'aventure du bateau que le hasard nous offrit sur ce beau canal, montra encore votre mauvaise éduca-

tion. De toutes les Dames, pas une qui ne disputât l'embarquement, qui ne criât en cédant; & vous! vous les encouragiez. La Bateliere demanda si vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoise des environs? Le tonnerre qui gronda l'après midi, acheva de vous peindre. La Présidente chercha un azile entre quatre rideaux, la Marquise avec ses cris faisoit paroli aux éclairs, le Chevalier rapprenoit à faire des signes de Croix; il n'y eut que vous & votre Jardinière que le sang-froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me lasse de vous détailler), vous trouvez le secret d'être sans graces au milieu d'une Ville qui est faite pour en donner. Et avec du bon sens, des sentimens & des principes vous êtes chargée de ridicules.

Je prévois vos objections. La

(349)

meilleure ici , est de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France est le modèle des autres Pays ! Si vous en doutiez , la Nation en corps vous le diroit ; & sans être assemblée , ne vous le dit-elle pas tous les jours ? Qui peut mieux nous connoître que nous-mêmes ? Mais n'avons-nous pas aussi le suffrage des Etrangers que nous enrichissons de nos modes , de nos révérences & de notre cuisine , qui ont fêté nos *Pantins* , qui adoptent nos équipages , nos pompons & nos perruques ? Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule se former chez nous ? Allons-nous chez eux ? Partez de ce principe , & corrigez-vous.

FIN.

PAGINATION INCORRECT